

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

074
A345-2

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

10^{ME} ANNÉE, No 474 — SAMEDI, 3 JUIN 1893

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



SALON DE 1893 — DÉPÊCHE-TOI ! — TABLEAU DE M. C. MOREAU

D

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 3 JUIN 1893

SOMMAIRE

TEXTE.—Chronique du golfe, par Simon Bolivar.—Sur une tombe, par Hermance.—L'empereur Guillaume à Rome.—Poésie : Mélancolie, par Charles d'Amour.—Chronique : Amour et intérêt, par Grand-Serin.—Albert Ferland (avec portrait), par Germain Beau-lieu.—Ici et là : Un sou de 1837, par X. Vincy.—Science récréative (avec gravure).—Poésie : Stances, par Charles Valeur.—Nouvelle : Heures heureuses, par Raoul Renault.—Dépêche-toi !—L'ange économe.—Notes et faits : Histoire des mots et locutions ; A propos de lecture ; Histoire du duel ; La justice chinoise ; La reine Anne ; Quel est l'âge le plus charmant de la femme ?—Carnet de la cuisinière.—Choses et autres.—Feuilletons : Les deux mariages de Cécile ; Les mangeurs de feu.—Echecs et Dames.

GRAVURES.—Salon de 1893 : Dépêche-toi !—Sur le parcours du C. P. R. ; La tête des monts Selkirks.—Rome : L'empereur et l'impératrice d'Allemagne se rendant au Vatican.—Exposition colombienne : Entrée du palais des arts libéraux et manufactures.—Portraits : Le grand duc et la grande duchesse Wladimir, de Russie.—Gravure du feuilleton.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour éga-liser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT-HUITIÈME TIRAGE

Le cent-huitième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de MAI), aura lieu samedi, le 3 JUIN, à deux heures de l'après-midi, dans nos bureaux, no 40, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment invité à y assister.

CHRONIQUE DU GOLFE

QUI PARLE DE TOPIQUES D'ACTUALITÉ



—EIN ! me voilà en veine de chronique, je crois, aujourd'hui. Saperli-babotte, ou je me trompe fort ou c'est là du nouveau. Aussi de tribord à babord, à tort ou à travers vais-je en répandre des idées... et des simulacres d'icelles donc ! Rien que d'y penser... Mais com-

mençons par les autres, car outre que l'on se sent beaucoup plus à son aise, c'est, paraît-il un acte de charité méritoire de ne jamais se compromettre soi-même, et en telle occurrence rien de plus éminemment gentil que la protectrice faveur d'un paravent.

« L'esprit et l'humour, m'écrivait, il y a quelques semaines, un paravent d'Europe (nous nous

faisons le mutuel plaisir de nous compter pour amis), l'esprit et l'humour, à de rares exceptions près, sont aujourd'hui disparus, bannis de la conversation. Où sont-elles maintenant ces gaies causeries de naguère, où toute parole n'était qu'un beau feu pétillant, et où les propos—étincelles ou flammèches—égarés parfois à dessein n'endommageaient que trop palpablement l'épiderme de plus d'un voisin. Où est-il, mon cher E..., où est-il maintenant ce sel de la conversation, stimulant indispensable, sans lequel elle n'est plus qu'un amas et de fadeurs et de fadaïses, toutes plus ou moins répugnantes.

« Hélas ! tout est allé où vont tristement bien des choses.

Où vont la feuille de rose
Et la feuille de laurier.

« Oui, mon cher, l'Europe est usée, vieillie, délabrée ; ce n'est plus que le reflet d'elle-même ; et l'esprit qui jadis se donnait pour rien tant on en surabondait, se débite maintenant dans des revues spéciales, à tant de centimes le trait, et encore on n'en a pas toujours pour son argent.»

Ai-je menti à mon ami ? Figurez-vous que j'ai été lui répondre que l'esprit loin d'être comme il le pensait à jamais banni de la terre n'était au contraire qu'exilé de certaines contrées. Jusqu'ici cela peut faire, n'est-ce pas ? Mais ce qui plus est c'est que j'ai bien affirmé que le nouveau séjour adopté par l'exilé n'était autre que... le Canada.

Si l'emploi du câble transatlantique par les particuliers ne coûtait pas si cher, quelques heures eussent suffi pour le mieux renseigner et il eut reçu une dénégation formelle avant même de soupçonner une affirmation. Si encore nous avions la transmission postale sous marine, par l'air comprimé... mais courage ! ça viendra avec le temps et alors, mon ami, les noirs et les blancs se suivront plus rapprochés. Si je m'y laisse encore «prendre», cela va s'en dire.

Aussi n'étais-je pas quelque peu excusable ? Je sortais justement d'une de ces réunions où les propos les plus spirituels et les plus hilarants nous avaient tenus une heure durant sous le coup d'une gaieté folle. Et c'est en lui citant à l'appui de ma thèse quelques-uns de ces bons mots (qui en passant ont dû le faire pouffer ou pâmer) que j'avais pris sur moi de me prononcer.

Avais-je si tort, après tout ?

Mais lorsque je suis revenu au positivisme de l'existence, au froid terre à terre des banalités de convention dans les entretiens journaliers, j'ai reconnu que je m'étais trompé, qu'une fois encore je m'étais laissé leurrer par le mirage d'un instant.

* *

Sans même un tantinet de moralité, parlons autre chose : juiverie, si cela vous convient. C'est vieux, ce sujet-là, mais drôle constatation, c'est toujours d'actualité. Et d'ailleurs, il n'y a pas très longtemps qu'on vous en a jasé ici même, au MONDE ILLUSTRÉ.

Aussi, sans priser outre mesure le pessimiste Jocelyn, je suis loin de le partager *in toto* les opinions de M. Ledieu, qui semblait brûler d'une affection toute particulière pour la gent israélite.

Quelle est la cause de ce tendre sentiment chez M. Ledieu ? Je l'ignore et ne la chercherai pas la car tout probablement je ne la trouverai pas.

Si j'ai bonne souvenance, il s'est déjà, dans un de ses *Entre-Nous*, appitoyé sur le sort des malheureux exilés de Russie. Je ne l'en blâme pas : c'est d'un bon naturel.

Sans doute, l'anti-sémite Drumont exagère souvent—il avait des haines et des rancunes personnelles à satisfaire, paraît-il—mais, en fin de compte, n'a-t-il pas révélé un ordre de choses vraiment étonnant et n'a-t-il pas, à l'appui de ses dires, fourni d'irréfutables preuves ?

N'a-t-il pas montré le caractère juif (en général et non pas dans tel ou tel individu particulier), tel qu'il est, sous son vrai, son unique jour ?

Sans doute, sans aucun doute M. Ledieu, il y a de bons Juifs ; ce n'est pas moi qui le nierai. Il y a même des Juifs qui valent bien des chrétiens, et d'excellents chrétiens encore. Celui, par exemple, que j'ai eu le plaisir de connaître au Sault-au-

Récollet valait peut-être bien des Canadiens français et catholiques.

Mais qu'est-ce que cela prouve ?

Ce n'est pas du Juif individualisé dans telle caste—encore moins dans un plus infime détail—qu'il s'agit, mais du caractère distinctif de la nation sémite tel que publiquement affiché par son attitude journalière et ses rapports sociaux. Voilà le vrai jour de la question.

Et sous ce dernier point, à moins d'aberration universelle, il n'est certainement pas tel que M. Ledieu le donne à entendre.

Quant au duel Mayer-Morès cité à l'appui de sa thèse, M. Ledieu n'ignore pas qu'il a été l'objet de commentaires bien différents, pour ne pas dire contradictoires, dans la seule presse de Paris.

Ça dépend du point de vue où l'on se place.

« Les Juifs, dit aussi l'auteur des *Entre-Nous*, ne commettent d'excès que dans les pays où on les tient à l'écart et où on les persécute.»

Cette proposition n'est évidemment pas évidente en soit pour ce qui nous concerne, du moins.

Prêcher la guerre aux Juifs au nom des principes religieux et moraux, c'est peut-être un zèle exagéré, et en cela je me considère heureux de m'entendre, ou à peu près, avec M. Ledieu. Mais ne pas les perdre de vue au nom des principes sociaux, c'est là un acte de haute sagesse gouvernementale.

Je ne suis pas de ceux qui refusent aux Juifs droit de cité ; car tout homme vivant a un droit imprescriptible à son petit morceau de planète sous le soleil, et quand la planète qu'il habite est la Terre, il a en conséquence droit à son petit morceau de terre.

Mais pour moi, mon humble opinion est que, étant donné les antécédents et les aspirations de la race sémite, la maxime «pas trop de Juifs» est une sage maxime ; de plus, que, si chez nous l'envahissement prenait des proportions considérables il faudrait, non pas l'arrêter net, ce serait une tactique d'un absolutisme irréfléchi et bien peu politique, mais bien et simplement le refréner progressivement et convenablement ; enfin s'il prenait des proportions tellement alarmantes que les moyens signalés ne suffiraient pas, l'enrayer finalement, pas pour toujours, remarquez-le bien, mais en autant qu'il suffirait pour détourner ailleurs le flot envahissant. Et alors, quand l'équilibre serait rétabli, continuer avec modération l'accès au territoire.

Maintenant, parce qu'il est avéré que le fougueux Drumont a été trop loin, et qu'à cause de ces exceptions, ces rares exceptions il ne faut pas vouer aux gémonies la race sémite entière, il ne suit pas non plus de là, que par zèle intempestif, il faille donner dans l'excès contraire.

Prendre la part du faible et de l'opprimé dénote une nature sensible et de compassion toute pleine ; mais pas d'enthousiasme mal placé.

Dans les questions controversées, douteuses, un juste milieu est préférable aux avancés extrêmes.

Les opinions sont libres, a dit M. Ledieu c'est ce qui me console de n'avoir pas eu le plaisir de partager sa manière et de voir et d'apprécier.

* *

Les Québécois ont dû bondir devant le formidable pied de nez que leur faisaient naguère les Montréalais. Quoi ! c'est le *Star* de Montréal qui a fait disparaître les annonces Andrews qui dépareraient le cap Diamant.

Québec ! Québec ! qu'as-tu fait de ta noble fierté des anciens jours ?—N'es-tu donc plus jalouse de tes privilèges, pour accepter ainsi les railleuses obligeances de ton altière rivale ?

Heureusement que les fêtes et des réjouissances sont venues dissiper la fâcheuse impression que tant de sarcastique impertinence avait soulevée.

Québec, les circonstances du temps ont voulu que tu aies eu le dessous dans la lice du progrès. Tu as été blessée, gravement blessée dans la lutte, mais non vaincue. Sois sur tes gardes, ne médies pas de la métropole, mais agis plus pratiquement quand l'occasion se présentera et surtout sois susceptible quand il s'agit... de ton honneur.

* *

L'honorable E. Blake, après s'être révélé comme

homme supérieur sur le vieux continent, sera bientôt de retour parmi les siens. La presse britannique et irlandaise en a longuement parlé. En général, la note dominatrice était élogieuse pour l'homme d'état canadien, qui est à se faire un nom et une place parmi les politiciens de la Grande Bretagne, mais il y a, paraît-il, eu aussi des exceptions et le *Freeman's Journal*, le grand organe national, de Dublin, ne pouvant s'empêcher de le constater, consacrait dernièrement, un article à le laver d'odieuses insinuations.

L'auteur de l'article rappelle que l'honorable préfixé au nom de Blake l'y est parce qu'il fut ministre de la justice dans l'administration MacKenzie et membre du conseil Privé du Canada et que les ministres et conseillers privés ont le droit de conserver le titre d'honorables après avoir résigné leurs fonctions.

Suit une biographie exacte et très bien faite qui est tout à l'avantage du nouveau député.

Un récent courrier européen nous en parlait aussi et très longuement. La grande revue londonienne *Black and White*, sous le titre *The man of the hour*, lui consacre, dans un intéressant numéro, un article qui est à lire, accompagné d'une photographie très ressemblante du grand homme d'Etat.

Les hautes qualités de M. Blake n'ont pas tardé à attirer sur lui une attention toute de bienveillance et de sympathie. Et ce qui fait plaisir aux Canadiens c'est que les éloges décernés à l'un des leurs par la presse de la Grande Bretagne, sont bien et dûment mérités.

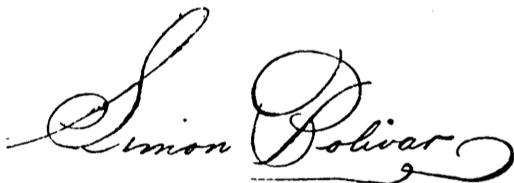
* *

Pour les " fins de siècle," je suis absolument de l'opinion d'Aurélien Scholl : " Je ne sais, s'écriait-il dans une *Chronique parisienne au Matin*, où on a pris qu'une fin de siècle n'est pas comme le milieu ni comme le commencement. On feint la lassitude, on cherche des assouvissements compliqués, comme si tout le monde était né dans les premières années du siècle qui va finir. Pourtant, les gens dont l'extrait de naissance date de 1850 ou 1870 n'auront droit à leur fin de siècle que vers le milieu du vingtième. Les enfants ne naissent point avec des rides et des cheveux blancs ; l'an 1893 est pour eux un commencement. Pourquoi ce spasme général, ce haussement d'épaules, ce dédain affecté, ce détachement de toutes choses, ce mépris de toute règle ?"

Oui, pourquoi ?

Mais assez de pots pourris et de citations qui ne sont pas, hé ! s ! du goût de tous les lecteurs.

Assez.



SUR UNE TOMBE

Je l'avais connue par un de ces mille hasards dont se compose la vie des pensions.

Rencontrer aujourd'hui une figure inconnue, ne plus la revoir le lendemain pour en retrouver une nouvelle encore, n'est-ce pas chose de tous les jours dans ces existences hors de chez soi ?

Ce sont les hôtes demeurant qui font s'étonner plutôt, — ceux avec qui on lie connaissance, forme liaison.

Cette bonne vieille demoiselle ! elle avait été la première figure qui me sourit, la première personne qui m'adressa la parole lorsque je me trouvai, pour une première fois, à l'étranger.

Elle était de beaucoup mon aînée. Le grand âge avait maltraité surtout ses jambes. J'étais jeune, j'étais alerte. Elle avait besoin de ces mille petits services dont une intelligence bien faite ne sait se passer jamais. Je manquais souvent de conseils pour tous ces incidents imprévus qui se mêlent à nos occupations, quand il faut d'un devoir sévère écouter la rude voix.

Je mis à sa disposition ma bibliothèque, mes journaux, quelques courses, le carnet mondain bien garni que je rapportais de ci, de là ; elle ne me ménagea pas force recettes, beaucoup de tisanes, maints avis marqués au coin de la justesse et de l'expérience.

Bref, nous nous liâmes d'une sympathie qui ne s'est guère démentie quand les événements ont voulu nous jeter chacune sous des toits différents.

* *

Je l'allais visiter encore. Toujours je l'ai trouvée m'accueillant affectueusement, avec bonheur ; toujours je l'ai vue, avec ce quelque chose de grand et de noble que j'aimais à admirer en ses traits bien dessinés, regretter quelque peu le passé, essayer à se détacher beaucoup du monde et de la vie, mais y tenir énormément encore !

Un jour que je frappai à sa porte, on me la dit souffrante, alitée.

J'entrai . . .

— Je vais mourir ! mademoiselle, dit elle en m'apercevant, avec des larmes dans la voix, et ce regard que je connaissais bien.

— J'aurais voulu vivre six mois encore, ajouta-t-elle avec espérance.

Hélas ! à soixante-douze ans, les vies bien remplies sont usées ! et la maladie, cette maladie qu'on a nommée *la grippe*, ne pardonne guère ! . . .

Une toux affreuse la brisait, une fièvre brûlante la dévorait, une faiblesse, la faiblesse dernière, l'envahissait . . .

Un matin, elle se porta mieux, pourtant :

— Dans trois jours, dit le jeune médecin, elle pourra quitter son lit.

Trois jours ! ! . . .

Quand j'appris, le lendemain, cet oracle prononcé par la science, sur le sort d'une personne que je vénais autant que j'aimais, je voulus me rendre chez elle. D'ailleurs, je lui avais promis une longue soirée pour causer à son chevet : le moment ne pouvait être plus opportun.

J'allais gaiement ; le jour était baissé déjà, la nuit venait. Je montai les quelques degrés du perron ; la porte était entr'ouverte, le corridor sombre, j'étendis le bras pour trouver mon chemin . . .

Ma main s'embarassa dans un crêpe . . .

Ma vieille amie était morte . . .

* *

Pieuse et chère demoiselle ! Il est consolant pour mon cœur de payer un tribut à l'affection que vous m'aviez vouée, dans ce journal même que nous avons tant de fois lu et relu ensemble.

Il n'est pas le dernier . . .

Chaque jour, votre nom est mêlé à la prière qui monte là-haut pour mes chers défunts, et je l'y veux confondre jusqu'à l'heure où j'irai vous revoir avec eux tous dans la Patrie bien-aimée.



L'EMPEREUR GUILLAUME A ROME

(Voir gravure)

Le 23 avril, l'empereur et l'impératrice d'Allemagne étaient reçus au Vatican par le pape Léon XIII.

L'empereur arrivait à midi trente, avec sa suite, à la légation de Prusse du Vatican, dans la voiture de la cour d'Italie. Guillaume II fut très acclamé.

Après que le ministre de Prusse lui eut présenté les cardinaux Ledochowski, Mocenni et les prélats NN. SS. Seigna et de Montel, un déjeuner de seize couverts a été servi.

Le cardinal Rampolla, indisposé, n'a pas assisté au déjeuner.

L'impératrice est venue rejoindre l'empereur à deux heures. Après les présentations, les souverains ont pris place dans les voitures amenées tout

spécialement de Berlin et sont partis avec leur suite pour rendre visite au pape.

Les troupes italiennes formaient la haie, de la légation de Prusse près du Saint-Siège, jusqu'au Vatican, et rendaient les honneurs militaires aux souverains allemands, selon la loi des garanties.

Il était deux heures cinquante lorsque le cortège impérial s'est présenté à la porte du Vatican. Les voitures sont entrées dans la cour San Damase. Deux compagnies de la garde palatine, avec drapeaux et tambours, ont rendu les honneurs militaires.

Prévenu de l'arrivée des souverains, le pape est aussitôt accouru. Il leur a serré la main et les a fait passer dans une pièce attenante dénommée la salle jaune.

Au milieu, on avait érigé un baldaquin sous lequel se trouvaient trois fauteuils pareils et de même hauteur. C'est sur ces sièges que le pape et les souverains ont pris place. La conversation a duré un quart d'heure.

Le pape a offert à l'impératrice une magnifique mosaïque sortie des ateliers du Vatican et représentant la basilique et la place Saint-Pierre. L'empereur a offert au pape une photographie peinte représentant le groupe de la famille impériale, composée de l'empereur, de l'impératrice avec tous leurs enfants.

L'impératrice s'est alors retirée avec sa suite. Guillaume II et Léon XIII sont restés seuls et se sont entretenus pendant une heure. Lorsque l'empereur a pris congé de lui, Léon XIII l'a accompagné jusqu'à la porte jaune.

En quittant le Vatican, l'Empereur, sous la conduite de Mgr Della Volpe, majordome, est allé visiter la basilique de Saint-Pierre.

Au dîner de gala du 22 avril, se serait produit un incident d'une gravité toute particulière. Nous ne le mentionnons que sous toutes réserves, à titre de simple curiosité.

Par une disposition nouvelle et contraire aux usages de la cour, le roi avait à sa droite l'empereur d'Allemagne, qui, ayant lui-même à sa droite la reine Marguerite, occupait, non seulement la place d'honneur, mais celle du maître de la maison.

Venaient, après la reine Marguerite : le duc d'York, la reine Maria Pia, le grand duc Wladimir et Mme Billot.

L'empereur Guillaume porta en allemand un toast enflammé. Il était debout, la main gauche appuyée sur son sabre ; sa mémoire n'était pas très sûre et, après de nombreuses hésitations, c'est avec empressement que Guillaume arriva aux paroles italiennes qui terminaient son allocution germanique : *Bevo alla salute delle LL. MM. il re e la regina d'Italia.*

A ce moment, on entendit une voix forte qui s'exprimait en français. C'était le grand duc Wladimir qui choquait le verre de Mme Billot et disait :

— Et moi, je bois en particulier à votre cher pays, à la France.

Tous les regards se portèrent aussitôt sur le grand duc et l'ambassadrice, tandis que l'empereur, parlant à voix basse au roi Humbert, affectait de n'avoir rien entendu. Cependant, on a remarqué son allure plus nerveuse que de coutume durant la soirée.

MÉLANCOLIE

Mélancoliquement, sur cette morne plaine
Blanche comme un linceul, s'étendent mes regards.
Je suis faible et transi comme sont les vieillards,
Et je rêve à l'amour dont ma vie était pleine . . .

Ma chère d'autrefois, oh ! vous rappelez-vous
Ces jours où le bonheur souriait à notre âme ?
Où, nos deux cœurs remplis d'une semblable flamme,
Nous croyions à l'amour ? Etions-nous assez fous ? . . .

Un soir, tremblant d'émoi, je vous ai dit : je t'aime !
Vous en souvenez-vous ? . . . Nous étions au salon . . .
J'ai murmuré ce mot dans un baiser très long,
Et vous étiez tout pâle et tremblante de même.

Maintenant, dans nos cœurs les froids s'en sont venus.
Au soleil si brillant vient de succéder l'ombre . . .
Inutiles regrets ! O souvenirs sans nombre !
Quand donc viendra le jour où vous ne serez plus ?

GASTON DAMOUR.



SUR LE PARCOURS DU C.P.R.—LA TÊTE DES MONTS SELKIRKS

CHRONIQUE

AMOUR ET INTÉRÊT

A mon compagnon, T. L'Esfort



ALGRÉ tout ce qu'on a écrit sur l'amour il y a encore des gens qui ne savent pas ce que c'est, ni comment ça se fait. C'est peut-être parce qu'on en a tant parlé. Aussi est-il très drôle de regarder comment s'y prend chacun pour aimer et se faire aimer, et quelle impression fait cette passion sur l'esprit du vulgaire. On en vient infailliblement à la conclusion qu'il n'y a pas plus d'amour que d'amitié, et que La Rochefoucauld n'avait pas tout à fait tort d'assurer que l'intérêt est le seul mobile des hommes.

Y a-t-il des amis ? Qui peut se vanter d'en avoir un, un seul qui l'affectionne pour lui-même, sans faire entrer dans sa tendresse des considérations intéressées ? Repassez l'un après l'autre ceux qui vous disent et à qui vous dites : mon ami ; regardez pourquoi vous vous aimez ; supposez que vous alliez passer trois mois à l'hôpital, et demandez-vous qui d'eux ira vous soigner, vous visiter, vous consoler.

Revenus à la vie, ayez pour tous le gîte et le souper, et demandez-vous qui d'eux ne viendra pas boire avec vous, se gaudir avec vous, se consoler avec vous. Si vous pouvez amuser, on vous entourera ; s'il faut qu'on vous amuse, vous mourrez d'ennui. Dans un temps où tout se vend, l'amitié s'achète comme le reste.

Un homme d'esprit disait un jour : " Nos amis les ennemis." Retournons la phrase, et nous dirons avec plus de vérité : " Nos ennemis les amis."

Il n'y a pas d'amitié vraie ; il n'y a presque pas de vraies amours, et s'il y en a encore, c'est que l'amour n'est pas seulement un sentiment de l'âme, mais un besoin naturel, qui prend sa naissance dans l'organisme même, et qu'ainsi, comme la faim, le sommeil, on n'est pas maître de le faire naître ni de l'étouffer.

Quand la faim vous aiguillonne, vous avez beau dire : Allons donc, c'est bête, bannissons cette faim, ce n'est pas l'heure, je n'ai pas le temps de manger, la faim se fait toujours sentir. Il en de même de l'amour.

Si, belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour, j'ai beau me dire : bannissons cette passion, je suis trop jeune, je suis trop gueux, je suis trop laid, je suis trop bête, mon cœur n'en est pas moins amoureux, et les efforts mêmes que je fais pour le changer prouvent qu'il l'est profondément.

* *

Tout de même, il est entré dans les mœurs, aujourd'hui, que l'on contrôle l'amour. Succi, le fameux jeuneur, a bien contrôlé la faim pendant soixante jours.

Vous êtes riche, vous rencontrez une pauvre fille qui vous donne au cœur le coup de foudre. Vous l'aimez. Irez-vous vous marier avec elle ? Non. Qu'est-ce que les gens diraient ? Et puis, votre intérêt exige que vous preniez une femme riche, comme vous, qui vivra de sa dot quand vous vivrez de vos revenus. Il est bien vrai que l'homme ne se nourrit pas que de pain, qu'il lui faut un peu d'affection, un peu de tendresse, mais voyez donc,

il lui faut aussi tant de piastres. D'ailleurs qu'il vous dit que vous ne vous aimerez pas un peu après le mariage ; cela peut arriver, risquez.

Et le père marie son fils et la mère marie sa fille pour allier deux coffres-forts ; le contrat de mariage est un traité de commerce ; les tables d'intérêts remplacent les doux propos d'amour, sans lesquels pourtant le mariage est un esclavage.

Et ces parents violentent leurs enfants sous prétexte de vouloir leur bonheur ! Comme s'il suffisait d'être riche pour être heureux, comme si le bonheur s'achetait à prix d'or. Mais, allez donc les voir ces mariages où il n'y a pas d'amour ! C'est l'accouplement le plus triste qu'on puisse regarder ; au lieu de s'aider, les époux se nuisent ; l'immoralité naît bientôt de cette antipathie, et l'on se plaît à répéter qu'il n'y a pas de bonheur parce qu'on ne l'a cherché que dans l'argent, qu'il n'y a pas d'amour parce qu'on n'a pas eu l'esprit de le préférer d'abord à l'intérêt.

* *

En sortant du collège, le cœur plein d'enthousiasme, j'eus hâte d'avoir une amie. J'allumai le falot de l'amour et me mis à chercher une femme. Plusieurs m'éconduisirent après quelques mois de douces liaisons, mais je leur trouvais toujours des défauts ; l'une était légère, l'autre coquette, celle-ci excentrique, celle-là menteuse, ce qui me consolait d'avoir été mal reçu.

Je prenais toutefois note de leurs raisons. La plus belle d'entre elles, par exemple : c'était une jeune fille bien spirituelle, bien fine, bien délicate, bien raisonnable. Il faut que je dise d'elle tout le bien possible, j'ai tant de bêtises à lui reprocher. Je l'aimais depuis longtemps, et pris un jour la liberté de le lui avouer.

L'émotion me faisait trembler. Pour la première fois que je lui parlais d'amour, il me semblait que ma déclaration allait lui causer un véritable émoi, qu'elle serait aussi un peu troublée : *Si vis me flere...*

Malheureusement, je suis plus jeune qu'elle de quelques années, — j'ai pourtant vingt-trois ans, — et, dans certaines occasions, on a tort d'être jeune. C'est très drôle ce qu'elle m'a répondu ; j'en suis tout confus.

— Ecoutez, me dit-elle, je vous aime bien aussi, mais...

— Mais quoi ? ... Je voulais savoir, je devenais pressant.

— Je m'en vais vous parler franchement et simplement. Vous êtes jeune et pas en état de vous marier avant quelque temps, tandis que moi, je suis prête. Si nous donnons libre cours à notre passion (elle appelait cela de la passion), vous pouvez me faire perdre un époux. Attendons, plus tard, quand vous serez prêt, nous en reparlerons, et, s'il y a encore possibilité (elle n'osait pas dire : si je n'ai pas eu de chance), nous verrons... Mais soyez bien persuadé que je vous aime. Vous êtes, croyez-moi, des jeunes gens que je connais, celui que je préfère... Dieu que c'est malheureux que vous n'ayiez pas mon âge ou que je n'aie pas le vôtre... Je ne ferai jamais qu'un mariage d'amour...

Elle s'était mise à sangloter d'une façon si naturelle, que moi, sensitive facile à impressionner... Que voulez-vous que je fisse contre une femme en pleurs ? Je pleurai.

Et remarquez que cette charmante enfant protestait qu'elle avait du cœur, m'assurait qu'elle m'aimait, que je ne la comprenais pas. Est-ce assez curieux comment l'on peut aimer !

* *

J'avais toujours pensé que l'amour vrai était désintéressé, ne calculait pas, ne pouvait s'ajourner pour permettre aux époux d'entrer, ne se pouvait contrôler, augmenter, diminuer, étouffer, manier à volonté. Quel naïf j'étais !

J'avais toujours cru que l'amour, c'était un sentiment par lequel le cœur se porte vers ce qui lui plaît et en désire fortement la possession, et je cherchais vainement le désir de possession dans ce qu'on m'avait dit ; je n'y trouvais qu'un désir de séparation. Quel naïf j'étais !

Mais enfin puisque c'est à la demoiselle sa façon d'aimer !

* *

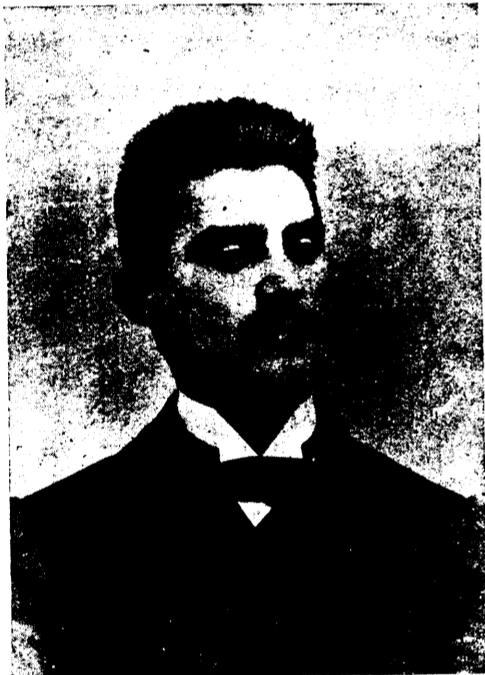
Et il y a bien des espèces d'amoureux : les timides, les effrontés, les passionnés, les nerveux, les dociles, tous plus ou moins bêtes. Je me réserve de les analyser dans une prochaine étude, bien persuadé que chacun reconnaîtra dans ces différents types ses amis d'abord, ses rivaux ensuite, jamais lui.

GRAND-SERIN.

M. ALBERT FERLAND



VOIQUE, en Canada, tout le monde fasse des vers, il n'est pas moins vrai que les véritables poètes sont extrêmement rares. Oui, ils sont extrêmement rares ceux qui se disent que, pour être poète, il ne suffit pas de parler un peu brise et papillon, tristesse et désespérance, aurore et rafale, le tout assaisonné de mesure et de rime. J'ai parcouru nombre de pages rimées, écloses sur les rives du majestueux Saint-Laurent—c'est l'expression consacrée—et si toutes ont parlé plus ou moins à mon esprit, bien peu ont su émouvoir mon cœur, le toucher et y mettre l'enthousiasme. Or, il est bien à plaindre, le malheureux poète qui ne dit rien au cœur, qui ne le remue pas sous son souffle divin, qui ne sait faire vibrer la moindre de ses fibres.



Heureusement, il s'en trouve encore de ces favoris des muses—comme on disait naguère—et si, au Canada, aucun n'a égalé de Crémazie la douceur, le lyrisme et l'inspiration que tous ont cherché plus ou moins à imiter, du moins quelques-uns—et ils sont rares—l'ont-ils approché d'assez près.

M. Albert Ferland, que je présente aujourd'hui avec plaisir à mes lecteurs, est un de ceux-là. Je le dis et l'affirme sans crainte, c'est essentiellement une nature d'artiste et de poète : il semble fait pour chanter ou pour peindre, comme l'onde pour murmurer, comme la fleur pour briller ; il a—si ce n'est l'expérience de l'âge et la somme de connaissances qui ne s'acquiert que par des études longues et sérieuses—tout ce qu'il faut pour se faire remarquer comme poète et comme artiste. Il manie le crayon aussi bien que la plume et donne de l'expression et de la vie aussi bien à une pièce de vers qu'à un croquis inspiré d'après nature.

Agé seulement de vingt ans, c'est dans notre beau Montréal qu'il vit le jour. Les villes rarement produisent des poètes ; pourquoi ? C'est peut-

être que, comme à la campagne, le regard de l'enfant n'y voit pas se dérouler les beaux horizons, les tableaux grandioses d'où déborde à flots la douce poésie ; mais puisque Montréal fait cette fois exception, il est du devoir de M. Ferland de se rendre digne de cet honneur, de travailler sérieusement et ardemment à perfectionner et grandir les talents que la nature lui a prodigués avec tant de générosité. Ce n'est pas par un simple caprice que Dieu doue un être mieux que la généralité des autres : c'est qu'il veut se servir de celui-là pour répandre abondamment avec la lumière et la vérité, les consolations à ceux qui pleurent, montrer du doigt le ciel aux malheureux, donner du courage à ceux qui défaillent.

M. Ferland en est à son début : *Les Mélodies poétiques*, tel est le titre du joli petit livre dont il vient de doter notre littérature encore passablement pauvre.

Je ne veux pas faire l'analyse de cet ouvrage : d'autres que moi j'en suis persuadé, la feront avec plus d'avantages et pour l'auteur et pour le public. Qu'il me suffise de dire que j'ai lu avec plaisir *Les Mélodies poétiques*, que j'ai senti y passer le souffle de l'inspiration, que j'ai compris, joyeux, que l'auteur, à la suite du jeune et chaleureux écrivain de Limoges, Auguste Sautour, combat sous la noble bannière de l'art idéaliste et qu'il nous fait oublier la sombre et ardue réalité pour nous élever dans les hautes sphères du Beau, du Bien et du Vrai. Certes ! quand un poète chante ces trois choses, s'il les chante avec cœur, il mérite d'être écouté religieusement.

Pendant—je tiens à le faire remarquer à l'auteur—quelques pièces dont les vers sont de deux, trois, ou quatre syllabes, semblent des tours de force : cela parle à l'esprit mais non au cœur ; c'est du physique et le physique n'a aucun trône dans le domaine du cœur. Il faut donc se garder de ces tours de force, de cette prestidigitacion de la poésie.

Je ne souhaiterai pas le succès à M. Ferland : je suis certain qu'il y arrivera sans cela. Qu'il me permette toutefois de lui donner ce simple conseil que dicte mon amitié sincère : étudier, étudier beaucoup d'abord, écrire ensuite.

C'est par une étude constante et appliquée que l'on mûrit son esprit et qu'on l'assouplit aux caprices des aspirations du cœur ; or, pour instruire et perfectionner ses semblables, il faut s'être instruit soi-même d'abord et avoir perfectionné ses propres facultés. Instruire, perfectionner, consoler : voilà le rôle de tout écrivain et surtout de tout poète.

Et lorsque l'on est doué comme M. Ferland, c'est à ce noble but que l'on doit viser.

Guillaume Paulieu

ICI ET LA

UN SOU DE 1837

La vue d'un vieillard dans la misère me cause toujours une impression pénible, et souvent je me demande en face d'une tête blanchie par les ans et par la douleur, pourquoi la fortune qui sourit à tant de jeunes gens qui ne savent pas apprécier ses bienfaits, n'a pas eu un regard de pitié pour ce vieillard déjà penché sur sa tombe.

Alors la mélancolie s'empare de mon âme et je marche sans but, laissant aller mon imagination à la poursuite de fantômes plus ou moins obscurs, plus ou moins lumineux, cherchant à pénétrer le secret de cette vie brisée.

Hier, cependant, j'avoue que j'ai été plus péniblement frappé que d'habitude à l'aspect d'un vieillard assis sur un amas de pierres, restes d'une maison écroulée depuis longtemps. Un pic et une pelle gisaient à ses pieds. Il tenait entre ses doigts un petit objet qu'il semblait considérer avec une extrême attention.

Poussé par la curiosité, je m'approche, mais quel n'est pas mon étonnement de voir deux

grosses larmes sillonner les joues ridées du vieillard, puis des sanglots soulever sa poitrine.

—Monsieur, me dit-il, vous êtes militaire, mais tous les militaires n'ont pas le cœur dur. Pardonnez à un vieillard la douleur que viennent de réveiller dans mon cœur d'anciens souvenirs.

—Vous voyez ceci, continua-t-il, en me montrant ce qu'il tenait entre ses doigts et qui avait attiré ma curiosité, c'est un sou de 1837. Vous voyez ce grand homme avec ses raquettes son fouet et sa tuque, c'est Papineau. C'était un homme ça... Ah ! s'ils avaient eu des fusils comme vous en avez aujourd'hui, ce ne sont pas les *Canadiens* qui auraient dansé la gigue au bout de la corde... Ses larmes continuaient à couler...

—Monsieur, continua-t-il, pardonnez-moi, mais l'uniforme que vous portez me rappelle avec plus de force ce souvenir douloureux... un des miens a dansé au bout de la corde... Mais, ajouta-t-il avec une flamme dans le regard, cette corde-là ne déshonore pas : c'est la chaîne qui lie le martyr au bûcher ; c'est le chanvre qui a servi à tresser le fil qui a sauvé le Canada. Dois-je avoir honte d'une telle mort ?

Le buste du vieillard s'était redressé, ses larmes ne coulaient plus et ses yeux lançaient des éclairs.

—Jeune homme, bien des larmes ont coulé sur ces joues avant d'y laisser ces rides profondes... bien des neiges ont tombé sur mon front avant d'y laisser leur empreinte... je vois devant moi ma tombe se creuser... mes genoux frémissants refusent quelquefois de porter de sa torpeur appeler de nouveau ses enfants pour la lutte, mon vieux sang retrouverait sa vigueur d'autrefois, les rides se feraient moins profondes sur ma figure, et si mon bras n'était pas assez fort pour porter la carabine, au moins je serais heureux de suivre les soldats. Vous êtes jeune, ajouta-t-il, vous avez le temps de voir bien des choses. Puisse la vie être plus douce qu'elle n'a été pour moi.

Je m'éloignai tout ému de cette conversation et je résolus d'en dire un mot aux lecteurs du MONDE ILLUSTRE.

X. VINCY.

SCIENCE RÉCRÉATIVE

ÉTINCELLE ÉLECTRIQUE.—PROJECTILES ÉLECTRIQUES

En exposant à la chaleur d'un foyer (cheminée, poêle, fourneau), et successivement sur deux faces, une feuille de papier.

En la posant, très chaude, sur une table de bois, dans une pièce non éclairée.

En la frottant, fortement de la paume de la main ou du poing, qu'on passe, dans un même sens, quinze ou vingt fois (la main doit être sèche).

En la détachant de la table où elle a pris de l'adhésion, et en approchant un doigt de la feuille, "on voit jaillir une petite étincelle électrique."

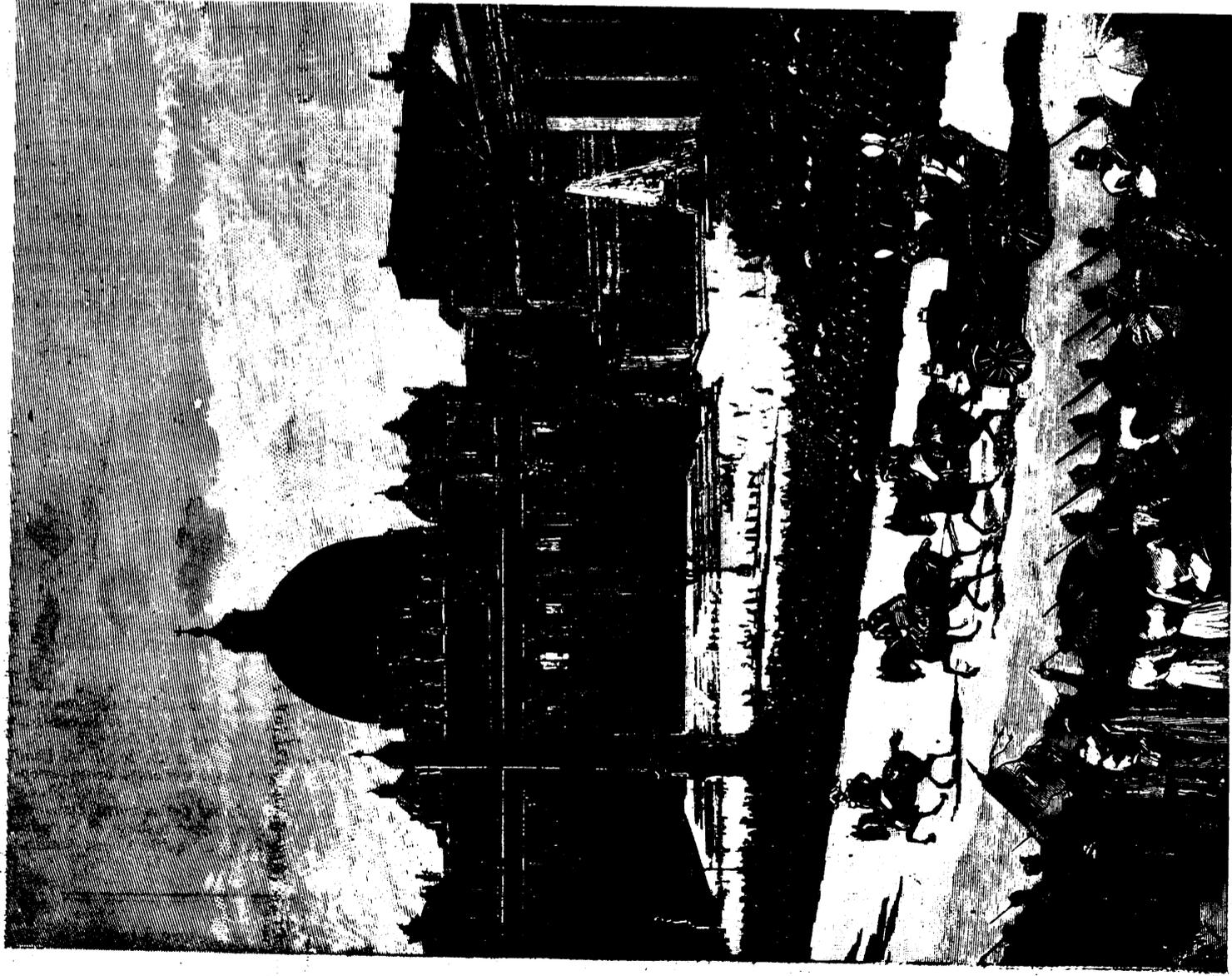


Plaçons maintenant sur cette feuille électrisée, alors qu'elle est encore adhérente à la table sur laquelle on l'a frottée, des morceaux de papier, de la cendre, des balles de sureau, des petits morceaux de liège.

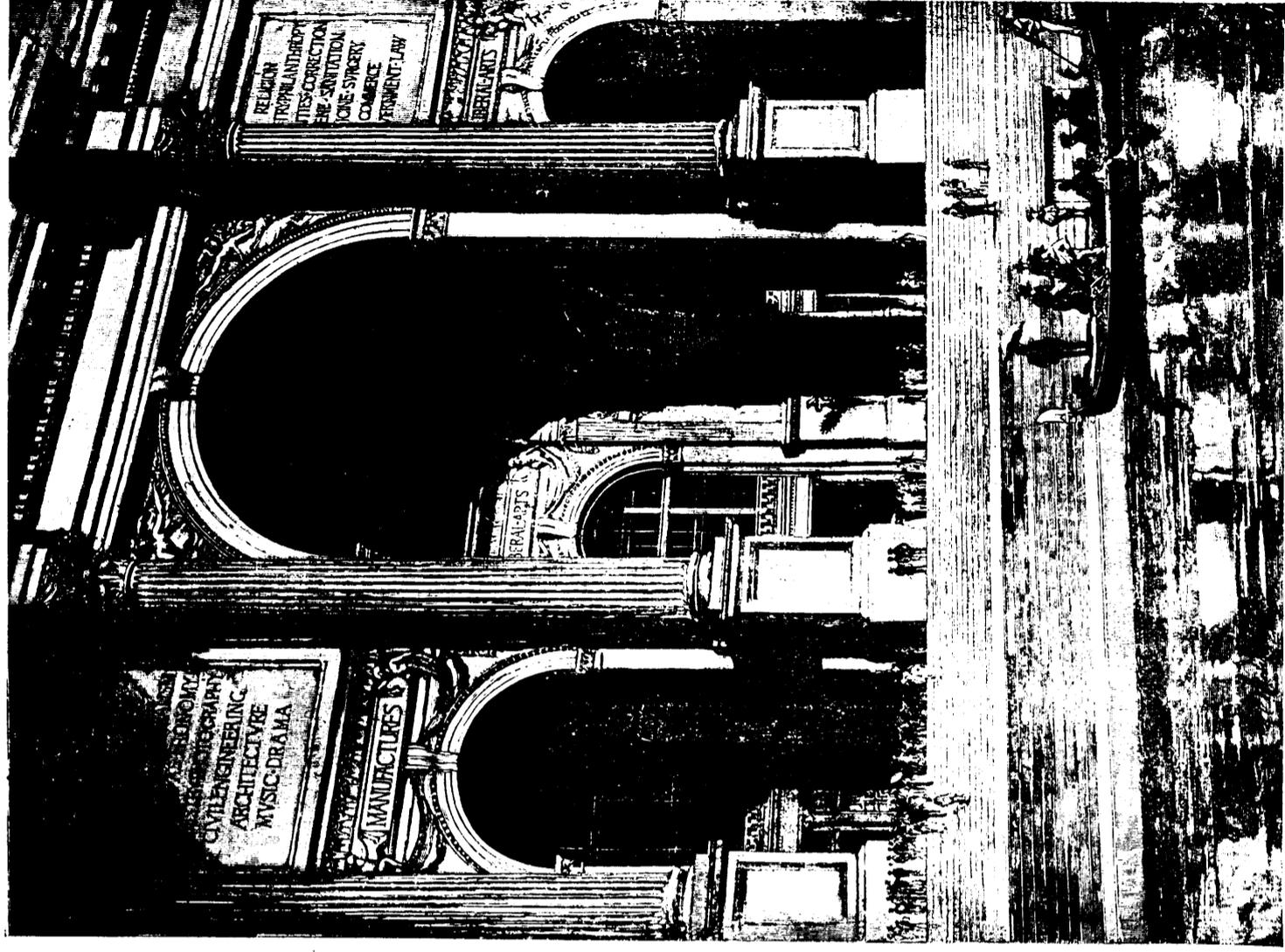
Lorsqu'on détache la feuille, lorsqu'on l'enlève de la table, on voit tous ces petits corps brusquement projetés en l'air.

Si quelques-uns de ces petits corps demeurent sur la feuille, il suffit d'approcher le doigt de la feuille, et vis-à-vis de ces corps, pour qu'ils soient aussitôt projetés comme les autres.

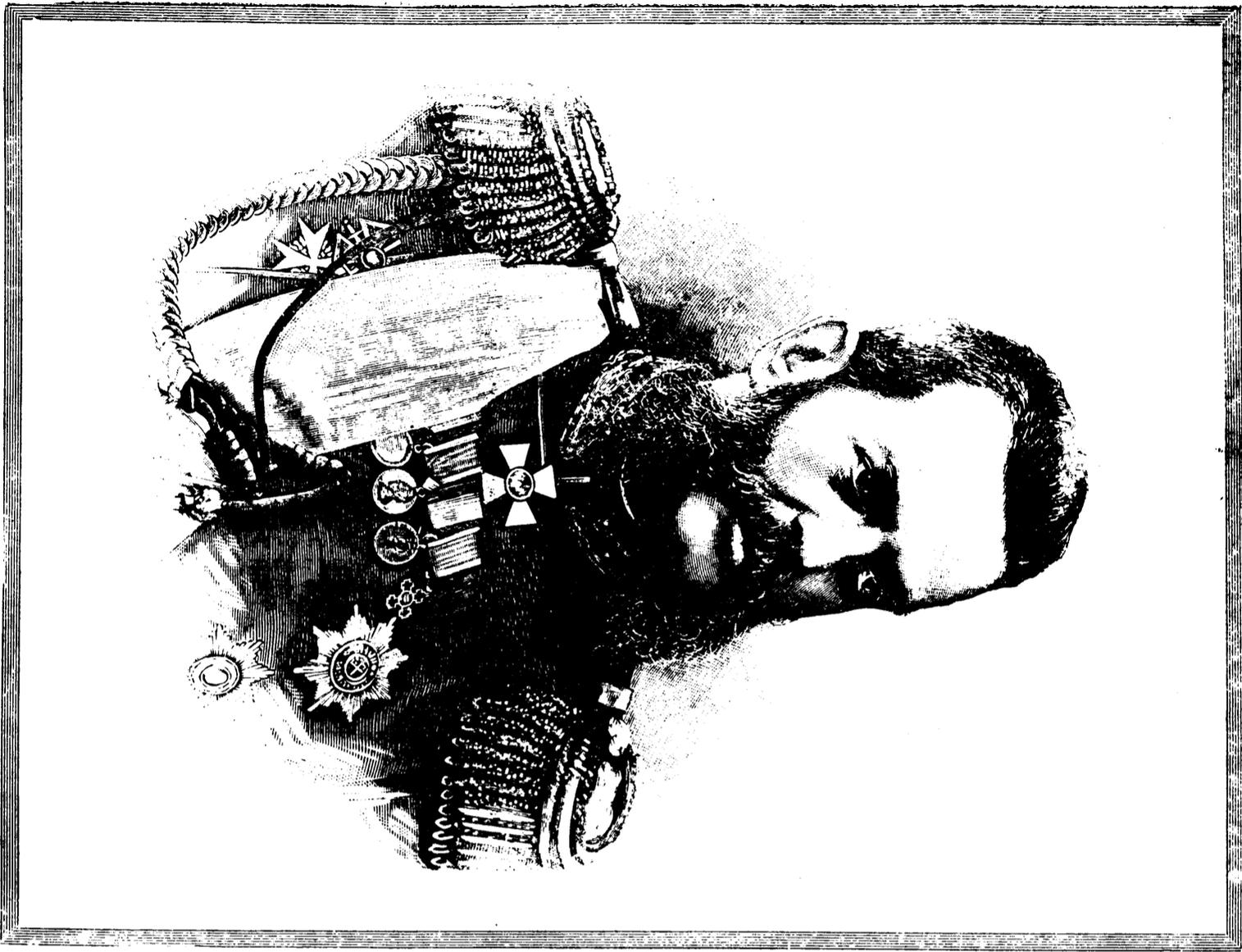
L'expérience se mesure à la plus ou moins juste interprétation des faits.—ALBERT FERLAND.



ROME—L'EMPEREUR ET L'IMPÉRATRICE D'ALLEMAGNE SE RENDANT AU VATICAN



EXPOSITION COLOMBIENNE—ENTRÉE DU PALAIS DES ARTS LIBÉRAUX ET MANUFACTURES (côté sud)



LE GRAND DUC ET LA GRANDE DUCHESSE WLADIMIR DE RUSSIE



STANCES

A UNE JEUNE FILLE, AU JOUR DE SA PREMIÈRE COMMUNION

"*Sinite parvulos venire ad me.*"
Laissez venir à moi les petits enfants.
JÉSUS-CHRIST.

C'est bien là, mon enfant, le doux et tendre appel
Que Jésus adressait à votre âme innocente,
Quand jadis son amour conviait à l'autel
Sa petite Angéline humble, modeste, aimante ;
Au jour où, saint et grand, un Dieu, le Créateur,
Se faisait tout petit pour son enfant chérie ;
Il daignait, le Très Haut, descendre dans son cœur,
Se donner tout entier à son âme attendrie :
Dans l'angélique union
D'une première communion !

Que votre âme était noble en ce jour solennel ;
Que vous étiez heureuse en ce moment suprême !
Pour goûter ce bonheur, du séjour éternel,
L'ange aurait descendu pour n'être que vous-même ;
O paix incomparable, ô chaste volupté !
O célestes transports, ô divine allégresse !
Comment décrire, enfant, votre félicité,
Comment dépeindre ici cette sublime ivresse :
La séraphique onction
D'une première communion !

De ce jour mémorable, Angéline est à Dieu ;
Elle est son tendre amour, sa fille bien-aimée.
A cet ami pour plaire il faudra dire adieu
A son péché mignon ou faute accoutumée ;
Aux chers parents toujours obéir promptement ;
Être bonne pour tous ; enfin, sage et pieuse,
Ce n'est qu'à ce doux prix que le divin amant
Toujours vous chérira, rendra votre âme heureuse,
Comme au jour d'expansion
De la première communion !

Ces délices, enfant, dont l'amour immortel
Enivrait votre cœur au banquet adorable,
Vous pouvez chaque jour devant le saint autel
Les retrouver encore à sa divine table.
Ah ! goûtez-les souvent... vous arrivez au jour
Où la vie, Angéline, est un long sacrifice...
Mais le divin nectar, le sacrement d'amour
Sera pour vous alors le baume à ce calice,
La transfiguration
D'une première communion !

L'impie et le méchant railleront votre foi ;
Le pervers tentera votre belle innocence ;
O digne et pure enfant, ô vierge ! croyez-moi,
Combattez et fuyez ces monstres sans conscience !
Montrez que le bonheur n'est que dans la vertu ;
Que servir le Seigneur est la seule sagesse ;
Alors après avoir ici-bas combattu,
Jésus et son beau ciel seront pour vous l'ivresse :
L'éternelle effusion
De la première communion !!

M. Valentin

HEURES HEUREUSES



Un de mes amis intimes m'a fait,
il y a déjà quelque temps,
une confidence qui m'a tellement touché,
que je ne puis m'empêcher de vous la raconter,
en m'efforçant de conserver autant que possible
les paroles dont il s'est servi.
Il avait l'air si heureux lorsqu'il m'a fait part
de ce petit incident ; il m'a dit tout cela avec des expressions
si pleines de bonheur et de naïve confiance,
que je suis encore, aujourd'hui, sous le coup
de l'impression qu'a produite chez moi cette confession
sincère de mon ami.

J'ai admiré cet amour que j'ai vu grandir et
qu'un rien mettait au comble du bonheur ; je les
ai rencontrés tous les deux en maintes circonstances,
et j'ai joui de les voir si bien s'accorder.
Mais je vous fais languir par des considérations
inutiles ; j'entame de suite, et sans autre préambule,
le récit de mon ami.

Quoi de plus doux, commença-t-il lentement et
en scandant mélancoliquement ses paroles pour les
adapter au sujet, quoi de plus doux, de plus char-
mant, de plus réconfortant et plus de nature à
nous donner toute l'énergie nécessaire pour le
struggle for life, que ces agréables soirées intimes
dépensées en compagnie d'amies qu'il nous est per-
mis d'estimer et qui semblent nous rendre le réci-
proque !

C'est justement la réflexion que je me faisais
in petto dernièrement, au sortir d'une de ces soirées
où l'on goûte la gentillesse et la franche gaieté.

Et je me disais qu'un homme qui ne se connaît
pas d'amis doit être tristement malheureux ; car
tout homme a besoin d'un autre lui-même à qui il
puisse faire part de ses rêves d'avenir et raconter
ses déceptions, nombreuses, hélas ! sur le chemin
accidenté de la vie. Tous, tant que nous sommes,
nous avons besoin d'un confident pour nous en-
courager dans nos entreprises et nous relever le
moral lorsque nos expériences sont déçues.

Et si ce confident, si cet autre nous-même est
une femme, et si cette femme est bonne, honnête,
aimante et dévouée, nous avons avec nous le gage as-
suré du succès — pourvu, toutefois, que nous suivions
ces conseils désintéressés, que nous fassions appel à
son jugement dont la vivacité supplée à la profon-
deur et que nous y mettions, de notre côté, toute
la volonté et le courage nécessaires.

Oui, je le dis hautement, une femme bonne est
le pilote le plus habile qui puisse nous conduire le
plus sûrement au port ; et je répéterai avec plaisir,
en les endossant, ces paroles d'un grand écrivain
français : " La femme contient le problème social
et le mystère humain. Elle semble la grande fai-
blesse, elle est la grande force. L'homme sur le-
quel s'appuie un peuple a besoin de s'appuyer sur
une femme. Et le jour où elle lui manque, tout
lui manque."

Heureux donc ceux que l'amour de l'argent et
d'une position dans le monde n'ont pas aveuglés
lorsqu'il s'est agi pour eux de faire le choix d'une
compagne. Il vaut mieux, d'un grand bout, arri-
ver à une aisance raisonnable par le travail et
l'énergie, et monter un à un les jalons de l'échelle so-
ciale, par l'honnêteté et la droiture de caractère,
que d'acquiescer ces deux *nec plus ultra*, si prisés de nos
jours, par une alliance disparate et malheureuse.
Alors, la vie est à charge ; le mari fausse sa des-
tinée ; souvent il s'adonne à la boisson et au vice ;
même une existence dégradante dont se ressentent
les êtres qui le touchent de près : sa femme, ses
enfants, sa famille.

Mais je reviens aux charmes de l'intimité, et je
veux te raconter, continua mon ami, les incidents
d'une petite soirée que j'ai passée, il y a quelques
jours, avec des personnes que tu connais.

Quand l'aquilon souffle dehors avec violence et
qu'il vient s'engouffrer, avec de longs mugisse-
ments lugubres, dans les cheminées de nos mai-
sons ; lorsque le nord-est a amené avec lui plusieurs
couches de neige qui recouvrent la terre comme
d'un immense suaire, dis, connais-tu de jouissan-
ces plus idéalement agréables qu'une soirée passée
dans la douce intimité de personnes avec qui tu
sympathises cordialement ?

La labeur quotidien terminé, après le repos du
soir, alors que les petits déboires que nous avons —
qui n'en connaît pas ? — viennent troubler la séré-
nité de notre front, est-il au monde palliatifs qui
agissent d'une manière aussi prompte, et tout de
même aussi douce, que les trop courtes heures
agréablement dépensées dans le charme de l'inti-
mité, entre les quatre murs hospitaliers d'un salon
ami ?

Nous laissons chez nous ce diable-bleu qui, tou-
jours, avec une persistance opiniâtre, vient frapper
à notre porte, nous éloignons de notre vue ces
sombres tableaux où la vie nous apparaît sous les
plus désespérantes couleurs, et nous nous efforçons
d'apporter dans notre conversation autant de gaieté
et d'enfantine spiritualité que possible.

Et comme elles s'écoulaient rapidement ces heures
réconfortantes !... On croit les commencer à
peine que déjà elles sont écoulées ! On dirait que
l'horloge, poussée par un mauvais esprit, accélère
son tic-tac monotone pour raccourcir nos heures
de bonheur ; et, avec de l'amertume dans la voix,
presque inconsciemment, nous disons tout bas,

lorsque par distraction il ne nous arrive pas de le
dire haut :

— Est-ce bien vrai qu'il est déjà aussi tard ?...

Les minutes et les heures passent comme par
enchantement, et nous les dépensons à mille riens
que nous trouvons exquis. Nous tendons de ces
petites embûches innocentes et nous rions du
meilleur cœur du monde. Rien d'affecté, rien de
guindé, dans ce commerce agréable : tout acte porte
un cachet d'originalité de bon aloi et un laisser-
aller charmant. Tout est impromptu, et, par là-
même, sincère.

Sur le sofa, un petit groupe se dessine genti-
ment à travers la demi-clarté de la pièce, effet
produit par l'abat-jour sur la lampe. On regarde,
là, pour la vingtième fois peut-être, un album pho-
tographique dans lequel on croit toujours voir de
nouvelles figures : béates illusions de deux cœurs
qui sont au comble du bonheur et qui entrevoient
tout à travers le prisme chatoyant des brillantes
couleurs de l'arc-en-ciel.

Plus loin, au piano, un joli couple est là depuis
un quart d'heure dans le but de jouer un duo ;
mais du duo l'on n'entend que ceci delà une ou
deux notes cacophoniques données machinalement,
inconsciemment, dans l'unique but de couvrir les
brèves d'une conversation sentimentale.

Plongés dans une rêverie à haute voix que rien
autour d'eux n'interrompt, ils sont à tout autre
chose qu'au duo. Ils feuilletent distraitement tous
les deux un album de musique dont les titres sont
en anglais. Lui, qui a appris un peu d'anglais
pendant ses courtes études chez le magister du
village, traduit de son mieux, à la demande de sa
compagne, les titres des morceaux dont le rythme
semble être mélancolique. Ceux qu'il n'ose pas
prononcer tout haut, il les crayonne légèrement
au-dessus de la version anglaise.

Ils avaient ainsi parcouru une partie du cahier
sans incident particulier, lorsque, revenant sur un
des titres qu'il avait passé sans l'apercevoir, elle
lui demanda, d'une voix émue, de le lui traduire.
Pour se rendre au désir qu'elle venait de lui ex-
primer, et d'une main légèrement tremblotante,
au-dessus du titre anglais :

Happy hours !

il écrivit de sa plus belle écriture :

HEUREUSES HEURES !

Alors, comme mue par un ressort, elle prit le
crayon d'entre ses mains et souligna ces deux mots
qui en disent plus que bien des longs poèmes :

HEUREUSES HEURES !!!

Mon ami est revenu de ce petit pèlerinage,
c'est-à-dire de cette soirée, avec une nouvelle dose
de courage et d'énergie. Il a pris, dès le soir
même, des résolutions qu'il tiendra. Il travaillera
maintenant avec plus d'ardeur ; il cherchera, par
tous les moyens honnêtes, à amasser un petit pé-
cule, et peut-être dans un an, dans deux ans — car
ils sont encore jeunes tous les deux — il la conduira
à l'autel.

Alors commenceront des heures heureuses que
Dieu bénira, et souvent ils penseront avec délices
à cette soirée où elle souligna la traduction qu'il
lui avait faite de : *Happy hours !*

Raoul Renauld

DÉPÊCHE-TOI !

(Voir gravure)

Il fera très bien de se dépêcher, en effet, cet
aimable Gâte-sauce, s'il veut éviter à son dos la
râclée de bois vert qui lui reviendra tôt ou tard.
Ne pourrait-il se contenter, puisqu'il en a le droit
de faire des brioches, au lieu de venir jouer le rôle
du diable, près de son petit camarade, parce qu'il
est enfant de chœur.

Cette jolie scène a été rendue par l'auteur avec
autant d'esprit que de talent.

L'ANGE ÉCONOME

—Théodore ?
 —Bonne amie !
 —Vous aviez, hier, vingt-trois sous dans la poche de votre gilet, je n'en retrouve que dix-sept !... Où est passée la différence, je vous prie ?...
 —J'ai pris un omnibus, bonne amie.
 Madame, se récriant :
 —Un omnibus !... Vous devenez donc impatient ?
 —Non, bonne amie, mais du haut des Ternes à la rue Vosages, il y a loin...
 —L'exercice vous est salutaire.
 Monsieur, très doux :
 —Je sais bien, mais il commençait à pleuvoir, et comme tu n'as pas encore remplacé mon parapluie...
 —Désolé, monsieur ? Je n'ai pas le Pactole à ma disposition.
 —Je ne te fais point de reproche !
 Madame, très aigre :
 —Il ne manquerait plus que cela !
 —Je dis seulement que dans l'intérêt de mon chapeau...
 Madame, après une seconde réflexion :
 —Il fallait ne pas sortir, puisque le temps était à la pluie !
 Monsieur, toujours pacifique :
 —Tu sais bien que j'avais promis à cet auteur qui m'emploie de lui rapporter sa copie hier au plus tard.
 —Eh bien ! il l'aurait attendue deux jours de plus, voilà tout ! Le monde n'aurait pas cessé de tourner pour si peu !
 —C'est probable, mais j'y eusse gagné, moi, de n'avoir plus ses copies à faire ?
 La justesse de l'argument clôt décidément le bec de Madame, qui hocha la tête sans répondre.
 L'Ange économe n'aime à rien perdre, pas même ses paroles.
 Profitant de sa victoire, Monsieur reprend d'un ton déterminé :
 —A propos, Bobonne ! J'ai acheté ce matin une paire de bottines, que le cordonnier apportera tout à l'heure.
 Madame, sautant :
 —Des bottines ! En voici bien d'une autre !
 Monsieur, d'une voix mielleuse :
 —Une excellente occasion. La personne qui les avait commandées n'en a pas pris livraison ; en sorte que le marchand me les cède pour s'en défaire, au prix de revient.
 —En vérité ! Et ce prix ?
 Monsieur, courageusement :
 —Dix neuf francs cinquante.
 Madame, bondissant plus fort que la première fois :
 —Vous appelez cela une occasion !...
 Monsieur, convaincu :
 —Certainement, puisqu'elles en valent trente-deux !
 Madame, très sceptique :
 —Elles sont sans doute en or massif ?
 Monsieur, ingénument :
 —Tout simplement en maroquin ; et elles me vont comme si on les avait faites pour moi...
 Madame, de plus en plus mordante :
 —Du maroquin ! il faut à Monsieur de la peau de portefeuille, à présent !—Attendez au moins que vous soyez ministre !
 Monsieur, allongeant piteusement l'un de ses pieds, chaussé d'une bottine qui ne tient plus que par la persuasion.
 —Celles-ci n'iraient pas si loin... Elles me quittent, les ingrates !...
 Madame, après avoir constaté d'un coup d'œil la réalité de l'allégation :
 —Tout cela est fort joli !... mais avec vos perpétuels gaspillages, je n'arriverai jamais à trouver, au bout du mois, les trente-cinq francs trente-cinq centimes de votre assurance ; et si, un de ces beaux jours, vous veniez à mourir, je me trouverai avec mes yeux pour pleurer. Il est vrai que cette question ne vous touche guère !... Vous êtes bien trop égoïste pour vous préoccuper de mon avenir !...
 Monsieur riant, avec bonhomie :
 —Tranquillise toi ! Je n'ai pas envie de mourir.

Madame, féroce.
 —Et les accidents ?
 Monsieur, pris au dépourvu :
 —C'est juste ; mais dans ce cas peu probable, il te resterait encore ta dot, qui, Dieu merci ! est intacte.
 —Je le pense bien !
 —Tu ne serais donc pas tout à fait sans ressources...
 Madame, se dressant avec indignation :
 —Mais, monsieur, s'il me faut manger ma dot, avec quoi retrouverai-je un second mari ?
 —!!!

NOTES ET FAITS

Histoire des mots et locutions

Le *lin*, dit le naturaliste Bomare, nous vient des bords du Nil dont il est l'anagramme (en effet le mot *nil* lu à rebours donne *lin*) et où il croissait particulièrement. Faut-il prendre à la lettre cette fantaisie étymologique ?

* * * *

Histoire du duel

Une curieuse anecdote citée par le *Musée des Familles* :

Le fanatique Felton, qui tua le duc de Buckingham, favori de Charles II, était si vindicatif qu'ayant un jour appelé en duel un gentilhomme qui l'avait offensé, et croyant que la qualité de son ennemi lui ferait peut-être refuser la carte, il lui envoya en même temps un de ses doigts qu'il avait coupé lui-même : " Je veux, dit-il, qu'il sache de quoi est capable pour venger une injure l'homme qui peut se mettre lui-même en morceaux."

* * * *

A propos de lectures

" J'ai 70 ans, disait un jour un homme qui avait parcouru une honorable et brillante carrière : je suis père de famille ; dans ma vie d'étude, j'ai fouillé bien des choses pour la défense du bien ; mais à l'heure qu'il est, je m'interdis encore la lecture de certains livres, surtout des écrits passionnés."

Beaucoup de ceux qui se classent parmi les *invulnérables*, sous ce rapport, après avoir méprisé les conseils de la morale, sont obligés de subir ceux de la médecine.

* * * *

La reine Anne



Anne Stuart, la seconde fille du duc de York, frère de Charles II, naquit au palais de Saint-James, le 6 février 1664. Sa jeunesse est surtout remarquable par l'amitié qui s'établit entre elle et la duchesse de Malborough, et qui influa beaucoup sur sa destinée.

Elle fut mariée au prince Georges de Danemark, le 28 juillet 1683. Elle lutta contre Louis XIV et elle réunit l'Ecosse à l'Angleterre.

Bien que son règne soit peu connu, elle en est pas

moins un des personnages marquants de l'histoire d'Angleterre. Elle fut orgueilleuse et violente ; cela jette une ombre sur ses vertus.

* * * *

La justice chinoise

Les journaux chinois rapportent qu'un magistrat du Nanching-Hsien, ayant prélevé sur les contribuables 450 taels de plus qu'il n'était autorisé à le faire, dans le but de créer certaines améliorations dans son district, vient d'être condamné conformément à la loi du pays.

Le châtement est très sévère. Le fait de prélever illégalement des impôts est assimilé à un larcin et puni en conséquence.

Le magistrat recevra donc soixante dix coups d'une forte canne de bambou et sera banni pendant un an et demi, c'est-à-dire qu'il sera incorporé dans les troupes de la frontière pendant ce laps de temps et soumis à de durs travaux.

L'argent qu'il a touché illégalement sera employé à des travaux d'utilité publique. Ses subordonnés qui ont perçu ces contributions recevront chacun quatre-vingts coups de bambou.

* * * *

Quel est l'âge le plus charmant de la femme ?

Un ami de la femme me déclarait encore hier qu'à tous les âges elle est charmante. Ce n'est pas là une réponse inspirée par une courtoisie banale chez cet aimable homme, c'est une conviction sincère.

Dans l'enfance, elle est, pour lui, le bourgeois dont on suit la croissance avec amour ; à dix-huit ans, elle est dans le mystère troublant ; on ne sait ce que sera ce bouton encore enfermé dans ses folioles vertes. Tiendra-t-il ses promesses ? et on le couve des yeux, et l'on craint qu'il ne vienne pas à s'épanouir ; jamais la femme n'est aussi intéressante qu'à ce moment de son développement moral et physique. A vingt-cinq ans, c'est la fleur éclose, rayonnante de beauté ; elle répand des parfums délicieux, elle donne des sensations enivrantes. A trente-cinq ans, fruit exquis, parfait, elle est est peut-être moins admirée, elle est plus aimée ; elle rend heureux, se donnant tout entière.

—Et puis après ?

—Après, répondit mon ami, ne fait-on pas de délicates confitures avec les fruits ? supérieures à ces fruits, en douceur.

—A quel âge ?

—De cinquante à soixante dix.

Je savais bien bien qu'il arriverait un moment où nous n'aurions plus qu'à nous terrer.

—Du tout, du tout. Il y a les pâtes de fruits qui dépassent encore les confitures, en excellence. La grand-mère nous représente ces fruits en pâte ; elle est délicieuse jusqu'au bout vous voyez bien.

Je suis trop intéressée dans la question pour réfuter ou approuver ce jugement.

Pour moi, l'âge charmant de la femme, c'est celui où un honnête et pur amour lui emplit le cœur... et elle peut aimer d'un bout à l'autre de sa vie. J'ai vu des ménages en cheveux blancs où la tendresse adoucie était le plus beau spectacle qui fût au monde.

Mais puisqu'il faut conclure, l'âge le plus charmant de la femme me semble être celui où, encore jeune, encore belle, elle est devenue bonne... l'âge du fruit, peut-être.

* * * *

Vivre écrasé sous le mépris de ses concitoyens, c'est lamentable, mais moins dur que de mourir écrasé par une voiture.

* * * *

Les Anglaises n'ont pas l'habitude d'être droites : quelqu'un a dit qu'elles avaient deux bras gauches.

Toute famille catholique doit désirer suivre l'avis de Léon XIII. Pour cela, elle doit acheter une image de la Sainte-Famille. Elle en trouvera un beau choix à la librairie G. A. et W. Dumont, 1826, rue Sainte-Catherine.

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Canard à la broche.—Prenez un canard, épluchez et flambez le ; ôtez les ailes et le cou, coupez le petit bout des pattes, trousssez-les en dehors, et bridez-le ; avant de l'embrocher, frottez-le avec son foie et enveloppez-le de papier, que vous ôterez aux trois quarts de la cuisson. Vous le servirez bien chaud, accompagné de deux citrons entiers.

Gâteau de riz. (Entremets)—Prenez pour un litre de farine près d'une demi-livre de riz, crevé au préalable dans partie égale d'eau et de lait, et bien refroidi ; six œufs et une bonne demi-livre de beurre, pétrissez le tout, et faites en un gâteau. Quand il est dressé bien rond, mettez-le sur une feuille de papier graissée, pour l'enfourner, autrement il s'attacherait. Faites le cuire de belle couleur.

Sauce tomate.—Mettez dans une casserole avec un peu de bouillon, du sel, du gros poivre, des tomates bien mûres, que vous aurez coupées en deux, aqueuses ; vous les ferez cuire en les remuant jusqu'à ce qu'elles soient en purée ; mouillez les avec du bouillon, passez les dans une étamine, mettez cette purée dans une casserole avec deux cuillerées d'espagnole, ou, à défaut d'espagnole avec autant de bon bouillon ; votre sauce doit être en bouillie légère ; voyez, avant de la servir si elle est assaisonnée de bon goût.

CHOSSES ET AUTRES

—La moyenne des gages des ouvriers en Espagne est de 40 cents par jour.

—Un habitant des Indes a dépensé \$3,800 en timbres-poste colombiens pour tapisser son salon.

—Un dollar placé à intérêts composés au taux de 24 pour cent produira en 100 ans une somme de \$2,551,799,404.

—Il y a à New-York quantité de femmes dont la collection de dentelles est estimée à un montant de \$20,000 à \$50,000.

—La pluie qui tombe annuellement sur notre globe couvrirait sa surface entière de cinq pieds si elle tombait également sur tous ses points en une seule fois.

—La plus grosse pépite d'or trouvée au Colorado pesait 13 livres ; la plus grosse trouvée aux Etats Unis pesait 151 livres et 6 onces, et la plus grosse du monde pesait 223 livres et 4 onces.

—L'argent en barres actuellement emmagasiné à la Monnaie de Philadelphie est de 110,000,000 d'onces. Cette quantité est égale à 6,250,000 livres avoir du poids ou 3,125 tonnes.

—800,000,000 de personnes font du riz leur nourriture principale. Le riz contient 86 09 pour cent de matière nutritive tandis que le blé n'en contient que 82 54 pour cent.

—Le parfum le plus dispendieux qui existe aujourd'hui est l'essence d'huile de pétale des roses, en anglais "otto of roses," qui se vend £120 la livre. L'essence d'huile de jasmin rap-

porte £108 la livre ; l'ambregri, £90 la livre ; le musque, £84 la livre.

—On prétend que le Dr Gatling a inventé un canon électrique capable de tirer 2,000 coups par heure et on ajoute que les arrangements ont été faits pour que l'épreuve en soit faite par le Comité d'Armement des Etats-Unis.

—Les dépenses annuelles de la ville de New York sont de \$36,000,000, dont sept millions pour l'intérêt de sa dette et pour solder les obligations échues et 26 millions pour dépenses courantes. Les salaires se montent à 16 millions.

—Statistique du corps humain : Il contient 150 os et 500 muscles ; le cœur donne 70 pulsations à la minute, avec déplacement, à chaque pulsation, de 44 grammes de sang. Tout le sang du corps passe par le cœur en l'espace de trois minutes. La respiration se répète 1,200 fois par heure et les poumons, dans leur condition normale, contiennent 5 litres d'air.

—Un vieil avocat donne comme suit les dix points essentiels qu'un homme doit posséder avant d'aller en loi : Premièrement, beaucoup d'argent ; secondement, beaucoup de patience ; troisièmement, un bon conseil ; quatrièmement, un bon avocat ; cinquièmement, beaucoup d'argent ; sixièmement, un bon conseiller ; septièmement, un bon témoin ; huitièmement, un bon jury ; neuvièmement, un bon juge ; dixièmement beaucoup d'argent.

LA VÉRITÉ VRAIE

FORTE RECOMMANDATION, ET RECOMMANDATION POUR DEVENIR FORT

Certes il est important de s'assurer si ce qu'un homme dit est bien vrai. On sollicite la critique la plus minutieuse

se sur la véracité des témoignages accordés à la Sarspareille de Hood. Une spéciale attention est requise quant à la dignité des personnes dont les déclarations sont publiées par les propriétaires de ce médicament. Elles sont en évidence, soit par leur emploi ou leur caractère.

Il n'y a rien de merveilleux à ce que la Sarspareille de Hood guérissent tant de maux. Il suffit de se rappeler que la plupart des désordres inhérents à notre chair proviennent de l'empoisonnement du sang, et que la Sarspareille de Hood est sans égale pour l'épurer. Cela explique tout le mystère.

A part ces qualités curatives du sang elle contient les meilleurs toniques végétaux pour l'estomac, les diurétiques, les remèdes pour les rognons et le stimulant pour le foie. Cela en fait un spécifique excellent contre tous les désordres des organes, aussi bien que pour la fatigue, l'épuisement du système.

Sachant que la Sarspareille de Hood est préparée avec tous les soins possibles et qu'elle possède des vertus curatives spéciales à elle, nous avons nous-mêmes entière confiance en elle et la recommandons au peuple.

ELLE RENFORCE LE FAIBLE

J'ai 72 ans. Depuis des années j'ai pris de la Sarspareille et je sens que cela m'a fait beaucoup de bien. J'étais abattue, brisée de santé, et je pensais mon sang fort appauvri. Je souffrais de débilité nerveuse et de maladie des rognons. La Sarspareille de Hood m'a rendu la force et a réparé ma santé. Je la considère comme un excellent médicament. J'ai usé d'autres Sarspareilles mais je préfère celle de Hood comme la meilleure. Je l'ai recommandée à d'autres, qu'elle a aussi guéris—SUSAN S. Elliot, Monroë, Maine.



Guérit la Consommation, la Toux, le Crœup, les Maux de Gorge. En vente par tous les pharmaciens avec garantie. Vendu par B. E. McGALE

LOTÉRIE DU PEUPLE

La seule autorisée par la Législature de Québec

10 cents — BILLETS — 10 cents PROCHAIN TIRAGE Mardi le 6 Juin 1893

NOMENCLATURE DES LOTS

Table with 3 columns: Lot value, Quantity, Total value. Includes 1 Lot valant \$1,000.00, 1 do 500.00, 1 do 250.00, 1 do 100.00, 2 Lots valant 50.00, 5 do 25.00, 25 do 5.00, 100 do 2.50, 500 do 1.00.

LOTS APPROXIMATIFS

Table with 3 columns: Lot value, Quantity, Total value. Includes 100 Lots valant \$2.50, 100 do 1.00, 999 do 1.00, 999 do 1.00.

2834 Lots valant \$5,298.00

Les demandes des billets seront reçues jusqu'à neuf heures le jour même du tirage. Toute demande par le courrier parvenant le jour même du tirage est appliquée au tirage suivant.

Les noms des gagnants ne sont publiés à la publicité sans une autorisation spéciale.

GRAND TIRAGE \$1.00 — BILLET — \$1.00 11 Billets pour \$10.00

MARDI LE 27 JUIN 1893

Sous la surveillance personnelle des Commissaires nommés par le gouvernement de Québec

NOMENCLATURE DES LOTS

Table with 3 columns: Lot value, Quantity, Total value. Includes 1 Lot valant \$15,000.00, 1 do 2,500.00, 1 do 1,500.00, 1 do 1,000.00, 1 do 500.00, 5 do 200.00, 5 do 100.00, 10 do 50.00, 100 do 20.00, 200 do 10.00.

LOTS APPROXIMATIFS

Table with 3 columns: Lot value, Quantity, Total value. Includes 100 Lots valant 15, 100 do 10, 5 do 4, 999 do 4, 999 do 4, 999 do 4.

4022 Lots valant \$42,988

Bureau Principal : 78, rue St-Laurent, Montréal

BOITE B. P. 987

ED. C. LALONDE, GERANT

On demande des agents.

Grand Tirage Monstre Plus d'un demi-million distribué



Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire. Ses Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Renommée depuis plus de 20 ans pour l'intégrité de ses tirages et le prompt paiement des prix, dont suit attestation

"Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés ; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec des facsimile de nos signatures attachés dans ses annonces.

Handwritten signatures of J. A. Early, M. A. Beaubien, and C. J. Villard.

Le Colonel C. J. Villard succède au Général Beaugard comme l'un de nos commissaires pour surveiller nos tirages mensuels et semi-annuels. Le Général Beaugard a toujours choisi M. Villard pour le représenter aux tirages chaque fois qu'il était absent. M. Villard a déjà eu la surveillance de neuf de nos tirages.

Nous, les soussignés, Banques et Banquiers, paierons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses

R. M. Walmsley, Prés. Louisiana National Bk Jno. H. O'Connor, Prés. State National Bk A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk Carl Kohn, Prés. Union National Bk

LE GRAND TIRAGE MONSTRE

AU THEATRE ST-CHARLES NOUVELLE-ORLEANS MARDI, 13 JUIN 1893

PRIX CAPITAL \$150,000

LISTE DES PRIX

Table with 3 columns: Prize description, Quantity, Total value. Includes 1 PRIX DE \$150,000 est., 1 PRIX DE 40,000 est., 1 PRIX DE 20,000 est., 1 PRIX DE 10,000 est., 2 PRIX DE 5,000 sont., 5 PRIX DE 2,000 sont., 25 PRIX DE 600 sont., 100 PRIX DE 400 sont., 200 PRIX DE 200 sont., 300 PRIX DE 120 sont., 500 PRIX DE 80 sont.

PRIX APPROXIMATIFS

Table with 3 columns: Prize description, Quantity, Total value. Includes 100 PRIX DE 20 sont., 100 PRIX DE 120 sont., 100 PRIX DE 8 sont.

PRIX TERMINAUX

Table with 3 columns: Prize description, Quantity, Total value. Includes 1,998 PRIX DE 40 sont., 3,484 prix se montant à.

PRIX DES BILLETS:

Billets complets \$10 ; Demis \$5 ; Cinquièmes \$2 ; Dixièmes, \$1 ; Vingtièmes, 50c ; Quarantièmes, 25c.

Prix pour les clubs : la valeur de \$55 en billets pour \$50

Tarifs spéciaux pour agents requis partout IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons tous les frais, et nous paierons tous les frais d'express sur BILLET et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants. Adressez : PAUL CONRAD, Nouvelle-Orléans, La

Donnez l'adresse complète et faite la signature lisible

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la maille à TOUTES les Loteries nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix. Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, FRANCHISE DE PORT.

ATTENTION.—Après le 1er janvier 1894, nos tirages auront lieu à Puerto Cortez, Honduras, Amérique centrale, sous et en vertu d'un contrat de 25 ans, passé avec ce gouvernement. Ces tirages se feront chaque mois, comme auparavant. Il n'y aura aucun changement dans l'administration, ni interruption dans les affaires. PAUL CONRAD, prés. Quand vous achetez un billet de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, voyez à ce que ce

LES DEUX MARIAGES DE CECILE

PREMIERE PARTIE

L'EMPOISONNEUSE

“ Un autre fait, plus extraordinaire, soulève dans ma pensée un doute que chaque instant rend plus vif, plus tyrannique.

“ On nous a montré Mme de la Géraudaye empoisonneuse : mais qui donc l'a surprise mêlant du poison aux breuvages ou aux aliments ?

“ Mais qui donc a découvert le réceptacle de ce poison ? Il fallait qu'on l'eût bien caché ! A-t-on trouvé une poudre, un liquide suspect ? Il ne suffit pas de dire à l'accusée : “ Vous êtes coupable ! ” Il faut prouver sa culpabilité.

“ Tout crime, d'ailleurs, suppose un mobile Ici, en trouvons-nous ? Non. Vous basez votre système sur un motif de cupidité. Base bien fragile... Comment espérez-vous la faire admettre ?

“ M. de la Géraudaye refusait-il à sa femme de l'entourer de tout le luxe auquel sa fortune lui permettait de prétendre ? Les témoignages ne manqueraient pas pour affirmer que Mme de la Géraudaye, loin d'avoir pris des goûts dispendieux, désirait vivre très simplement. C'est à peine si elle avait remarqué l'ostracisme qui accueillit son entrée dans le monde où la plaçait son union. Elle aimait le vieux château de la Géraudaye, ne se trouvant jamais plus heureuse qu'au milieu du magnifique parc dont il est entouré, et bornant ses vœux à la présence de son mari, à celle de ses enfants.

“ Change-t-on, d'ailleurs, en un moment, ses habitudes, ses sentiments, ses goûts ?

“ Toujours, par quelque point, le caractère véritable se décèle. Examinons donc le caractère de Mme de la Géraudaye.

“ Jeune fille, elle se montre d'une beauté candide, d'une douceur, d'une réserve de manières qui eussent fait honneur à l'éducation la plus aristocratique ; cette enfant d'un petit marchand pauvre et peu instruit avait une distinction native égale à sa beauté.

“ L'admiration qu'elle faisait naître était unanime. Aussi, quand elle devint Mme de la Géraudaye, personne ne la trouva inférieure au rang inespéré qui lui était offert.

“ Non, personne ! Et il faut le répéter bien haut, afin d'anéantir je ne sais quels bruits parlant d'une hostilité jalouse soulevée contre cette jeune femme dès le lendemain de son mariage.

“ Je n'admets pas cette prétendue hostilité. La famille de M. de la Géraudaye n'avait rien à envier à Mlle Cécile Monseil. Un sentiment plus noble amena la rupture.

“ Gardienne des traditions qui, depuis plusieurs siècles, font son honneur, la famille de M. de la Géraudaye aurait voulu voir rester intacte sa filiation.

“ Si étrange que puisse paraître à notre époque le mot de mésalliance, il n'en est pas moins vrai que l'union de M. de la Géraudaye avec Mlle Monseil était une mésalliance.

“ La tristesse et l'éloignement des parents se comprennent alors. Mais l'amitié aurait repris ses droits ; le souvenir de ces justes plaintes se fût affaibli à la vue des charmants enfants qui, hélas ! devaient apparaître quelques instants seulement auprès de leur mère.

“ Hélas ! encore, bientôt, lorsqu'un premier malheur frappe Mme de la Géraudaye, une rumeur lugubre se propage. Le fils aîné vient de succomber à un mal extraordinaire ; la mère a écarté tout secours !...

“ Le second enfant est atteint du même mal ; les circonstances qui ont entouré la mort de l'aîné se renouvellent !...

“ Dès le premier pas, poursuit Maxime, élevant la voix, j'arrête l'accusation ; j'ose l'adjurer de se montrer complète. Eh quoi ! une mère n'a-t-elle plus le droit de jalouser les soins que l'on pourrait donner à son enfant ? N'a-t-elle pas le droit de s'asseoir, vigilante et dévouée, près du berceau qui renferme une si large part de sa vie ! Dites-nous ce que l'on a remarqué, ce que l'on a constaté dans l'agonie du premier de ces petits anges ?

“ Il avait mangé des raisins trop hâtivement cueillis. La mère prépare un verre d'eau sucrée, afin de conjurer ce que l'ingestion de ces fruits mal mûris peut avoir de fâcheux pour son enfant.

“ Sollicitude vaine. Des convulsions se déclarent. Les secours de la science sont impuissants. Pourtant, alors, M. Bertier n'élève aucun doute. Il déclare qu'une des causes trop fréquentes de la mortalité des jeunes enfants a sévi.

“ Une seule personne casse cet arrêt. Madeleine Bourdin s'effraie : elle a des soupçons, et ces soupçons grandissent lorsqu'elle entend Mme de la Géraudaye manifester des craintes pour l'enfant qui lui reste. Peu après, les craintes se réalisent : l'enfant, d'une santé très forte en apparence, succombe sans être, lui, pleuré autant que l'a été son frère !...

“ S'il pouvait être permis d'édifier une accusation sur de semblables faits, qui donc ne trembleraient de se voir compromis ?...

“ Quoi vous voulez que la douleur se manifeste exactement de la même manière, dans les mêmes limites ?

“ Vous voulez enlever à la mère, une première fois déjà si terriblement frappée, le droit de craindre pour le trésor qui lui reste ? Elle a vu périr son fils aîné au milieu des signes de la plus florissante santé, et vous lui interdirez jusqu'à la pensée d'un tressaillement de sollicitude ?

“ O mères ! répondez pour cette pauvre mère ! Vous que semblable douleur a visitées, vous qu'une fatalité inexorable condamne à subir les angoisses de la maternité sans espoir d'en savourer les joies !... Dites ! lorsque vous teniez dans vos bras un nouvel enfant qui semblait devoir vous consoler des tortures passées... dites ! vous livriez-vous sans réserve à l'espérance ? Ne craigniez-vous pas qu'une heure, une heure prévue, ne vint détruire tout votre bonheur ?...

“ Et vous qui avez consacré à l'étude tous les instants de votre vie, vous, dont la science est à si juste droit vénérée, vous qui vous faites accusateurs répondez ! Jurez que jamais vous n'avez dû consoler un père, une mère désolés, essayant de soulager l'agonie d'un enfant frappé comme plusieurs autres nés également de leurs entrailles, par une loi mystérieuse qui les empêchait de dépasser une heure fatalement marquée !...

“ Dites ! si, dans la funèbre nomenclature des maux qui peuvent fondre sur l'enfance, dites si aucun ne présente les mêmes symptômes observés chez les fils de M. de la Géraudaye ?

“ Jurez, si vous en avez la certitude absolue, que le poison, seul, a brisé ces deux chères existences ! Mais, en même temps, dites pourquoi vous n'avez pas parlé.

“ Ce que vous deviez, plus tard, demander pour le père, il fallait le réclamer pour les enfants. Peut-être le scalpel vous eût-il livré le secret de ces deux morts que, maintenant, vous trouvez étranges !...

“ Vous n'avez pas parlé, alors ; nous vous dénonçons le droit d'accuser aujourd'hui ! Surtout d'accuser une mère brisée par deux douleurs aussi cruelles à l'heure même où une troisième maternité réclame tout son courage ; où elle trouve dans sa tendresse pour le petit être qu'elle ne connaît pas encore la force de refouler ses larmes, d'être calme, l'énergie d'essayer de conjurer la loi impitoyable qui l'a peut-être déjà flétri comme l'ont été ses frères !

“ Il naît, cet enfant. Il porte en lui, la trace des tortures éprouvées par sa mère. Il naît chétif, faible Chacun pronostique qu'il ne pourra vivre. M. Bertier le croit ainsi. Madeleine Bourdin, l'humble amie dévouée se désole : son Armand ne pourra-t-il donc conserver un fils ?

“ Plus d'une année s'est écoulée depuis sa naissance, et l'enfant chétif, faible, a vécu ! Il a vécu surtout par les soins, les caresses de sa mère ; de sa mère qui, bien facilement, pouvait, si elle eût été le monstre hideux de l'accusation, terminer la pauvre petite existence infortunée.

“ Pourtant, elle a pris entre ses bras le nouveau-né débile, elle l'a ranimé sur son cœur : deux fois elle lui a donné la vie !... La mère, admirable hier, peut être, aujourd'hui, la mère infâme que vous représentez !

“ Levez-vous, madame, levez-vous sans crainte ! Revendiquez hautement votre droit au respect de toutes les mères.

“ Vous ne l'avez pas perdu, ce droit ; revendiquez-le donc, comme tout à l'heure vous direz, avec la même fierté, que vous en appelez aux épouses les plus honorées, les plus dignes de l'être, de la honte suspendue sur vous, de la honte dont on prétend payer votre amour, votre dévouement si absolu !

“ Levez-vous, exigez de voir remis dans vos bras l'enfant qui vous cherche, qui vous appelle, vous, sa gardienne attentive. Et, rien que dans l'étreinte de ses petites mains caressantes, dans la joie de ce regard qui ne connaît que vous, chacun pourra lire votre innocence et condamner une accusation assez insensée pour vous faire asseoir sur le banc réservé aux seuls criminels.”

Un choc électrique parut secouer Mme de la Géraudaye. Transfigurée, les joues ranimées, quoique baignées de larmes, elle s'était levée et, les mains tendues vers Madeleine Bourdin, s'écriait :

— Mon enfant ! oh ! oh ! oui, rendez-moi mon enfant ! N'y a-t-il pas assez longtemps que vous me l'avez arraché !...

La vieille nourrice tressaillit. Elle reconnaissait dans ce cri l'accent d'une mère outragée, l'accent d'une mère qui va mourir loin de son enfant.

— O mon Dieu ! murmura Madeleine, est-ce que je me suis trompée ?

Dans l'auditoire, plus d'une femme pleurait. La comtesse de Tourgéville et Mme Provençère sanglotaient franchement.

Quant à Palmyre et à Angèle Fortin, quand à Mme Brécet, leurs regards cherchaient le regard de Maxime pour le féliciter et lui témoigner leur admiration.

Mais le jeune homme feuilletait ses notes en écoutant, d'un air de déférence, les éloges murmurés à son oreille par quelques vieux avocats.

Les juges inclinaient la tête en témoignage de bienveillante sympathie. Un certain nombre d'entre les jurés s'étudiaient visiblement à garder une contenance impénétrable.

Si l'accusation se fût bornée à relever les circonstances de la mort des deux enfants, l'acquiescement eût alors été bien facile à obtenir. Mais la partie la plus épineuse de la tâche restait tout entière.

Il fallait lutter contre une déclaration formelle des médecins, contre les étrangetés relevées par l'instruction.

Une première victoire venait d'être remportée mais si facile comparée à celle qu'il fallait arracher !

Maxime le savait bien. Il essuya son front, moite de sueur, ramena

pendant une seconde sa main sur ses yeux, comme pour donner une intensité plus grande à sa pensée. . . .

Mme de la Géraudaye retomba sur son siège. Si ses yeux se fussent portés vers les assistants placés derrière le jury de la cour elle aurait remarqué un regard enflammé fixé sur elle.

C'était celui de M. Demattre, qui sentait toutes les fureurs du désespoir torturer son âme. . . .

Maxime reprit bientôt :

" M. de la Géraudaye était jeune ; il était robuste et constitué pour atteindre, selon toutes probabilités, les limites extrêmes de la vieillesse. Soudainement, il est frappé. . . .

" On s'écrie que le poison a été versé. Sinistre accusation trop souvent jetée.

" L'histoire de tous les temps, de tous les pays le prouve. Ce que l'on ne peut expliquer facilement est, sur-le-champ, classé par l'esprit humain dans le domaine des assertions les plus erronées.

" Ne voyons-nous pas, cependant, et chaque jour, pour ainsi dire, des natures robustes succomber à des causes auxquelles d'autres, beaucoup plus faibles, résistent ? La science, prompte à croire au crime, connaît-elle donc tous les secrets ressorts dont dépend notre existence ? Peut-elle définir toutes les phases d'une maladie, qui, d'abord bénigne, prend subitement le caractère le plus grave et amène la mort à l'instant où on croyait à une indisposition légère ?

" Non ! il faut le répéter avec une indomptable énergie, non ! vous ne pouvez convaincre d'empoisonnement alors qu'il vous est impossible de définir le poison, alors qu'il vous est impossible de surprendre en la possession de l'accusée la moindre trace de la cause d'un crime.

" Reprenons, d'ailleurs, tous les faits composant votre théorie.

" M. de la Géraudaye est malade ; sa femme attend trop longtemps pour envoyer chercher un médecin.

" Vous vouliez que Mme de la Géraudaye, jeune, sans expérience, confiante, surtout dans la santé de son mari, crût, dès le premier moment, au malheur qui la menaçait ? Mais ne l'eussiez-vous pas, dans ce cas, soupçonnée de trop de perspicacité ?

" M. de la Géraudaye, cela est constaté par l'enquête même, avait les habitudes des gens de cette contrée. Il vivait beaucoup avec ses fermiers et quelques riches propriétaires fonciers, dont la sobriété n'est pas la plus grande vertu.

" Je ne veux pas dire, loin de là, que M. de la Géraudaye fût entraîné par un penchant prononcé pour les spiritueux, dont, dans cette partie de la Normandie, on fait un si incroyable usage. Telle n'est pas ma pensée. Mais il est évident qu'à certains contacts la résolution la plus ferme cède insensiblement.

" On se crée des besoins, on les satisfait avec modération d'abord, puis avec le plus d'abandon. Rappelez-vous qu'il y a quelques mois, après avoir assisté à un banquet, M. de la Géraudaye rentra chez lui dans un état d'ébranlement nerveux très prononcé.

" Toute la nuit fut mauvaise. Enfin, l'éther eut raison de cette indisposition anormale. Mais vous avez la certitude que le mal, conjuré en apparence, ne fût pas simplement pallié et qu'un retour des mêmes causes ne le ferait pas éclater, inexorable cette fois ? . . .

" Interrogez les invités de la fête de la sous-préfecture, tous répondront : " M. de la Géraudaye se montrait animé, et son visage était plus rouge, sa voix plus haute, plus aiguë que d'ordinaire. "

" Je ne suis pas médecin ; néanmoins, il me paraît que ces symptômes ne doivent pas être dédaignés et ne sauraient être uniquement attribués au milieu dans lequel se trouvait le défunt.

" Madame de la Géraudaye se plaignant d'être souffrante, son mari la conduisit au buffet, où lui-même prit du punch. Il eût dû s'en abstenir, peut-être, mais il voulait forcer la jeune femme à l'imiter, dans l'espoir qu'elle pourrait ne pas quitter la fête.

" Voilà le résumé de la soirée précédant une nuit funeste.

" Les jeunes époux rentrent chez eux. Chacun le voyait, Mme de la Géraudaye ne simulait pas la souffrance. Elle était très changée, très affaissée, au point que son mari s'inquiète et vient la soigner. Une déposition de la femme de chambre l'atteste.

" La malade se couche. Sous l'influence de gouttes calmantes prises dans un peu d'eau, elle s'endort. Son sommeil est tout à coup interrompu par des plaintes sourdes. M. de la Géraudaye est repris d'une crise nerveuse beaucoup plus violente que celle dont il a déjà souffert. Le premier mouvement de la jeune femme est de recourir à l'éther qui, une première fois, ne l'oubliez pas, messieurs, a triomphé de cet état maladif.

" N'est-ce pas un sentiment bien naturel ? L'esprit se refuse à croire, tout d'abord, à un malheur complet. Si même, il est urgent de le répéter, si même, à cet instant, Mme de la Géraudaye eût montré de grandes craintes, n'auriez-vous pas suspecté son effroi ? Ne l'auriez-vous pas regardé comme un indice de son désir de faire croire à une mort prochaine ? Ah ! messieurs, songez-y, chaque action, chaque mot pouvant être interprétés dans le sens que l'on désire leur donner, c'est assumer une immense responsabilité quand on les scrute, quand on les torture.

" Un accusé n'a-t-il pas été empressé autour de sa victime supposée ? La coupable indifférence venait de la certitude où l'on était de ne pouvoir rien tenter d'utile.

" Au contraire, les soins ont-ils été prodigués ? C'est que l'on voulait donner le change à l'opinion !

" Et ce n'est pas tout. Vous exigez que Mme de la Géraudaye précise le moment où elle s'est aperçue de la gravité de l'état de son mari. Vous ne vous êtes donc jamais trouvés sous le coup d'une poignante émotion ? Non, car vous le sauriez, on ne songe guère à constater l'heure qu'il peut être !

Surtout, on ne s'ingénie pas à la graver exactement dans sa mémoire !

" Qui donc, sans hésitation aucune, pourrait répondre, sur-le-champ, dans le cas d'une interrogation :—A tel jour, à telle heure voici ce que je faisais ?

" Cependant, toujours s'il s'agissait d'une accusation, en répondant ainsi, ne s'exposerait-on pas au reproche d'avoir eu la précaution de ménager un alibi ?

" Il est, en vérité, impossible de motiver une conviction par de semblables raisons.

" Mme de la Géraudaye ne peut—le contraire serait étrange—préciser le moment où son mari, se trouve malade. Elle s'efforce avant tout de le calmer, mais bientôt, son état finissant par l'effrayer, elle envoie chercher un médecin, le savant, l'honorable M. Bertier.

" Les symptômes observés étonnent le praticien. Il veut s'adjoindre un confrère et va chercher M. Delestang.

" Avant de quitter le château, il ordonne plusieurs potions. Mme de la Géraudaye et Madeleine Bourdin restent auprès du malade. Ici se place une affirmation qu'il faut détruire.

" Madeleine Bourdin, dont nul, plus que moi, admire le dévouement et l'affection pour M. de la Géraudaye, qu'elle regardait comme son enfant, Madeleine dit expressément :

" — Quand je préparais à boire au malade, il était soulagé ; quand sa femme prenait ce soin, il souffrait davantage.

" Voilà une chose bien grave en apparence, mais facilement explicable, il nous semble.

" M. Bertier reconnaît lui-même qu'il n'a pu comprendre le caractère ni la marche du mal. Dès lors, ses prescriptions ne pouvaient être toutes également utiles.

" Dans le nombre, une au moins était nuisible, puisque, Mme de la Géraudaye l'ayant exactement suivie, le malade se trouva beaucoup plus souffrant.

" Simple supposition, répondra-t-on, mais supposition irréfutable, puisque Madeleine Bourdin ne saurait affirmer avoir vu Mme de la Géraudaye employer autre chose que le contenu des flacons pris chez le pharmacien, flacons reconnus, fait capital, comme ne renfermant aucune substance étrangère à l'ordonnance de M. Bertier !

" Il faut bien, cependant, que le poison, la présence d'un toxique étant admise, se soit trouvé quelque part !

" Madeleine, qui, avec une si légitime attention, car elle éprouvait des soupçons, épiait les moindres mouvements de sa maîtresse, aurait-elle pu ne point s'apercevoir que Mme de la Géraudaye cachait la substance vénéneuse présentée au malade ?

" Bien plus. C'est encore Madeleine qui le dira, Mme de la Géraudaye a préparé seulement trois fois la boisson. A la troisième fois se rattache une épisode extraordinaire.

" La servante enlève des mains de sa maîtresse le verre préparé et en jette le contenu. Voilà une bien fâcheuse, une bien inintelligente action ! les chimistes auraient pu analyser cette boisson, en reconnaître la nature.

" Mais de telles accusations, vous les avez déjà, messieurs, appréciées à leur juste valeur. J'ai hâte d'en arriver aux autres reproches faits à Mme de la Géraudaye.

" Elle a cherché à faire le vide autour de son mari !

" Interrogeons les personnes qui ont assisté à l'agonie ; toutes répondent :

" — M. de la Géraudaye a formellement demandé qu'on le laissât seul avec sa femme.

" Pensez-vous imputer à l'accusée ce qui a été l'expression de la volonté de son mari ? Et cette volonté, encore si ferme, n'a-t-elle pu s'imposer à une pauvre jeune femme atterrée par le malheur qu'on lui a fait entrevoir ?

" Rappelez-vous qu'elle n'a point demandé le notaire.

" Rappelez-vous surtout cette exclamation étonnée, à une question volontairement insidieuse de M. Bertier :

" — Des dispositions testamentaires ! s'écrie-t-elle. Pourquoi ? N'avons-nous pas un enfant ?

" Dites ! dites ! Est-ce la pensée d'une épouse criminelle, d'une mauvaise mère qui se dévoile ?

" Mais M. de la Géraudaye sait bien à quelles difficultés sa femme peut être en butte. Il veut la laisser à l'abri de toute discussion, de toute revendication. Il insiste pour écrire son testament.

" Ses forces l'abandonnent. . . . Il sent ses yeux se troubler. . . . sa main se glacer. . . . Il ordonne à sa femme de le soutenir, de le guider, car il veut lui donner la preuve suprême de la tendresse qu'il lui a vouée. . . .

" En ce moment surviennent les deux docteurs, le notaire et Madeleine.

" Celle-ci se récrie. Avec ses idées préconçues, elle frémit d'horreur ; elle veut voir, dans ce dernier acte d'obéissance de Mme de la Géraudaye, une preuve hideuse de culpabilité. . . . Elle s'élance, elle va s'emparer du testament. . . .

" Le mourant retrouve un éclair de son énergie. Il écarte sévèrement la main de Madeleine, et tend lui-même, lui-même ! le papier au notaire, en le lui recommandant.

" Une pensée aussi nettement traduite, aussi fermement exprimée, subirait l'interprétation qui la dénature ? Où donc alors serait la vérité ? Où donc serait la garantie de l'innocent ?

V. VATTIER D'AMBROISE

A suivre

LES MANGEURS DE FEU

TIDANA, LE TROUEUR DE TÊTES

Première partie

UNE FÊTE A MELBOURNE

Tom, prévenu de suite de cette décision par ses parrains, reprit immédiatement toute sa jactance.

Tous ces pourpalers avaient pu facilement, eu égard à la foule, avoir lieu sans qu'on s'en aperçut.

Trois coups de trompe donnèrent enfin le signal si impatiemment attendu.

Les parrains de chacun des deux lutteurs les mirent en présence l'un de l'autre et se retirèrent à quelques pas.

Tom Powell dit dédaigneusement aux siens, en montrant le nègre :

—Ce n'est qu'un hors-d'œuvre pour me mettre en appétit. Comptez jusqu'à dix, et vous allez voir ce moricaud tomber comme une masse ; je vais vous montrer mon fameux coup.

Sam se posta courageusement en face de son terrible adversaire, les poings bien ramenés à la hauteur du visage, fortement campé sur la jambe droite, dans une position qui indiquait aux connaisseurs qu'il n'était pas étranger à l'exercice de la boxe. Mais il avait affaire à un maître, et sa force musculaire réellement peu commune ne devait pas lui servir à grand'chose.

Tom Powell, replié sur lui-même comme un tigre qui va s'élançer sur sa proie, les narines frémissantes, l'œil injecté de sang, les lèvres à demi ouvertes comme pour laisser voir l'armature de sa mâchoire, pendant deux secondes sembla fasciner du regard son adversaire ; puis, tout à coup, ses deux poings se mirent à exécuter devant son visage une sorte de moulinet vertigineux qui rendait impossible toute attaque du nègre ; enfin, après une ou deux feintes grossières faites pour endormir la vigilance de son adversaire, le poing droit de l'ah!lète se détendit avec la rapidité d'une flèche et s'abattit au bas du front de Sam, qui poussa un soupir étouffé et tomba comme un bœuf à l'abattoir : il avait le crâne défoncé à la racine du nez, et du même coup les yeux du malheureux étaient sortis de leur orbite. On l'emporta mourant.

C'était ce que les hommes du métier appelaient entre eux le coup de Tom Powell.

Olivier était d'une pâleur extrême et se soutenait à peine.

Après un repos de cinq minutes, la trompe se fit entendre de nouveau. C'était au tour du Canadien ; la véritable lutte commençait.

Plus de cent mille personnes étaient massées sur le stand, dans les rues, sur le toit des maisons, dans la mâture des navires. Les arbres pliaient littéralement sous les grappes humaines qui s'y étaient accrochées. Tout le monde voulait jouir du triomphe de Tom Powell, que nul ne révoquait en doute.

L'émotion d'Olivier était à son comble.

—Du courage, monsieur le comte, lui dit le Canadien à voix basse ; tout Melbourne a les yeux sur nous !

—Si c'était ma vie qui fût en danger, Dick, répondit le jeune homme, vous ne me verriez pas trembler ; mais c'est la vôtre, mon ami, et c'est à cause de moi encore que cette brute, avec laquelle vous allez vous mesurer, a fait marché de vous tuer... Ah ! je suis votre mauvais génie, Dick, mon cher Dick !

—Allons, voici le moment ; donnez-moi la main pour me poster... Tremble-t-elle !

—Non, Dick ; vous êtes un homme extraordinaire !

—Vous allez voir ce que je vais faire de ce tueur d'hommes ; je ne veux pas l'assommer, comme ce serait mon droit, depuis surtout qu'il a reçu le prix du sang, mais je le mettrai en état de ne plus jamais faire de mal à personne.

Le troisième coup de trompe avait retenti ; les deux adversaires s'avancèrent, suivis de leurs parrains.

—Allez ! fit simplement le juge du camp dès qu'ils furent en présence.

Tom Powell tomba en garde avec rapidité, comme s'il eût craint un coup de vitesse de son ennemi ; ce n'était plus, en effet, deux partenaires qui commençaient un assaut, mais bien deux ennemis qui allaient se livrer un combat à mort.

Tom Powell s'était porté de suite sur la garde, ce qui est toujours le meilleur début quand on ne connaît pas le jeu de l'adversaire ; car certains boxeurs sont dans l'habitude de profiter du premier moment d'indécision pour lancer leur premier coup avec une telle vitesse que celui qui ne serait point prévenu n'aurait pas le temps d'arriver à la parade ; le Canadien l'avait imité.

Ces deux mouvements avaient été exécutés avec un ensemble et une précision telles que les dilettanti ne purent retenir un murmure d'admiration aussitôt réprimé.

—Mylord Seymour, dit l'amiral Sydney à l'oreille du lieutenant-gouverneur, nous allons assister à la plus belle lutte peut-être que nous verrons de notre vie.

Le gouverneur s'inclina en souriant.

Une fois la position de combat prise, Tom et Dick, solidement campés sur le jarret, le cou tendu, l'œil fixe, insensibles à ce qui se passait autour

d'eux, pendant quelque instants se mesurèrent du regard comme pour deviner leurs mutuelles intentions ; il devint évident pour tous que c'était à qui des deux ne porterait pas le premier coup. L'Anglais n'osait pas essayer la manœuvre qu'il employait souvent pour dérouter son adversaire, et qui se terminait par l'attaque formidable qui venait de lui réussir si bien avec Sam, car il était obligé de se découvrir, et avec un lutteur habile et prévenu, les conséquences de la riposte pouvaient être des plus graves pour lui ; il attendait que le Canadien décelât son jeu par un mouvement quelconque qui lui permit d'établir un plan de combat ; mais il avait affaire à forte partie. Le Canadien, comprenant parfaitement ses intentions, était décidé à ne point se livrer et, quant à lui, il avait arrêté depuis longtemps la tactique qu'il avait l'intention de suivre.

Dans tous les assauts où il avait joué un rôle, ses adversaires avaient toujours été unanimes à lui reconnaître une qualité supérieure ; il était terrible à la riposte, et il était bien décidé à renfermer son jeu dans cette manière de procéder ; parer et riposter, et jamais attaquer. Son tempérament flegmatique, qui convenait à merveille à cette tactique ne devant pas tarder à porter à son comble l'irritation de Tom Powell, bilieux et sanguin à l'excès.

Après une minute environ d'observation mutuelle, qui parut une heure aux assistants, l'Anglais se décida à attaquer, mais sans cependant s'engager à fond ; il ébaucha deux ou trois feintes dans lesquelles il rencontra toujours les poings de Dick à la hauteur de son visage ; puis il détacha à ce dernier un rapide coup droit qui, s'il eût atteint son but, fût arrivé à la mâchoire inférieure ; mais il rencontra le bras du géant qui, d'un mouvement sec et rapide, lui fit dévier le poignet, sans accompagner toutefois cette parade d'une riposte. Tout cela avait été exécuté des deux parts avec la précision et l'élégance de deux amateurs dans une salle d'armes.

Une série de bravos éclata de tous côtés comme un roulement de tonnerre à cette première passe si magistralement exécutée. Deux ou trois tentatives semblables eurent le même sort ; mais, résultat facile à prévoir, elles exaltèrent outre mesure Powell, qui, rouge de colère, ne put s'empêcher de murmurer entre ses dents bien qu'il fût interdit de parler pendant le combat :

—Mais frappez donc, monsieur !

—Je ne tiens pas à vous faire gagner vos cinquante mille dollars, répondit le Canadien sur le même ton.

A cette allusion à son marché avec l'homme masqué, le visage de l'Anglais s'injecta de sang. Il vit trouble et fut sur le point de tomber ; mais cette brute avait toutes les impudeurs, et ce moment de surprise dura peu. Si fugitif cependant qu'il eût été, Dick eût pu en profiter pour terminer d'un seul coup la lutte ; mais c'était un caractère loyal dans toute l'acception du mot, et il se refusa à faire une chose que sa conscience lui eût reprochée plus tard.

Revenu de sa stupeur, l'Anglais ne respirait que la vengeance ; il lui fallait du sang pour le calmer ; aussi attaqua-t-il avec rage, mais avec une habileté que sa colère ne faisait pas dévier. Enfin il devint évident qu'il préparait un grand coup ; ses poings tournoyaient avec une rapidité vertigineuse autour du visage de son adversaire, déroutant son attention par les feintes les plus audacieuses et les plus subtiles, menaçant tous les côtés à la fois ; cela dura près de trois minutes.

Toutes les poitrines étaient haletantes, tous les souffles étaient suspendus. Il était évident que cela allait se terminer par un de ces coups décisifs qui, la plupart du temps, décident du sort d'un assaut. Le corps de l'Anglais était ramassé sur lui-même comme s'il allait bondir. Tout à coup on vit son bras d'hercule se détendre comme un ressort d'acier—les femmes poussèrent un cri en se voilant les yeux avec les mains—mais il n'arriva pas à destination. D'une rapide parade du bras gauche, le géant canadien avait détourné le coup, tandis qu'avec la rapidité de l'éclair son poing droit arrivait comme une massue sur la partie inférieure du visage de l'Anglais. Les parrains purent entendre un bruit d'os brisés ; un flot de sang jaillit sur le sable de l'arène et Tom Powell l'invincible, Tom Powell le champion de la vieille Angleterre, tomba tout de son long en arrière sur le sol.

Une immense clameur, partie du camp anglais, accueillit ce résultat tandis que des applaudissements enthousiastes le saluaient de l'autre côté aux cris mille fois répétés de : Vive la France ! Vive Dick Lefaucheur !

Mais Powell ne s'avouait pas encore vaincu. À peine avait-il touché terre qu'il eut l'énergie de se relever. Ses parrains étaient accourus autour de lui pour le soutenir ; il les repoussa et se mit en posture pour la lutte. Mais ceux-ci dont la mission était de le protéger, s'y opposèrent et demandèrent une suspension de cinq minutes pour pouvoir opérer un pansement provisoire.

Ce délai était de droit ; pour le dépasser, il eût fallu l'autorisation du Canadien, qui eût accordé tout ce qu'on lui eût demandé. Le médecin de service constata que Powell avait les deux mâchoires supérieure et inférieure broyées. Aussi était-il impossible à Tom d'articuler un mot.

Ses parrains le pressaient de s'avouer vaincu ; mais la foule murmurait. On sentait qu'elle n'accepterait pas cette défaite, dont la honte était aug-

mentée par les actes de forfanterie commis par elle depuis plusieurs jours ; et, du reste, Tom protestait énergiquement, par gestes. Les minutes s'écoulaient, les vociférations devenaient plus ardentes et le médecin dut, à l'aide d'un foulard attaché au sommet de la tête, bander l'atroce blessure reçue par le boxeur.

Ce pansement était à peine opéré que Tom Powell se remettait en posture, plus ardent, et plus acharné et, par conséquent, plus dangereux que jamais, car il n'avait rien perdu de sa force physique et de son énergie. S'il eût renoncé à la lutte après ce premier choc qui lui laissait l'usage de ses quatre membres, il eût été bafoué, conspué, par tout ce qui portait un nom anglais, et il n'eût pas osé rentrer à Londres, où il est de tradition qu'un boxeur doit rester sur la brèche tant qu'il lui reste un œil pour y voir et un bras pour frapper, eût-il perdu toute face humaine sous les coups. On en a vu qui, le figure entière tuméfiée, se faisaient ouvrir les chairs à coups de bistouri pour donner passage au sang accumulé, et recommencer le combat.

Dick eut besoin de se souvenir du honteux marché dont sa vie avait été l'objet, et surtout du pauvre nègre assommé sans pitié par son adversaire, uniquement dans le but de se faire la main, pour se décider à se mesurer de nouveau avec Powell dans des conditions que sa loyauté trouvait par trop inférieures.

Mais il ne tarda pas à être détrompé et à comprendre que sa générosité pourrait fort bien tourner contre lui, s'il s'avisait de ménager son ennemi. Tom Powell, exalté jusqu'à la sauvagerie, ne visait plus qu'à assommer d'un seul coup son adversaire, et son atroce blessure semblait avoir eu pour résultat d'augmenter encore son habileté. A un moment donné, le brave Canadien, qui ne se défendait qu'avec une certaine pitié, ayant négligé plusieurs fois l'occasion d'en finir réellement en faisant une parade ; mais Tom n'imitant pas la délicatesse dont il lui avait donné l'exemple, en profita pour riposter par un coup double à la tempe, qui eut défoncé le crâne du brave Dick, si le coup n'eût été une riposte sur coup paré, ce qui lui avait fait perdre les trois quarts de sa force.

Le Canadien fut touché, mais si légèrement, que le public ne s'en aperçut même pas ; mais Dick comprit que pour l'honneur du drapeau qu'il représentait, pour ses amis, pour lui-même, il fallait en finir, sous peine de voir la pitié qui, malgré lui, énervait ses parades et adoucissait ses coups, lui jouer un mauvais tour. Appelant à lui la mémoire des victimes du boxeur et la parole donnée à Olivier de mettre cette bête fauve hors d'état de nuire à qui que ce fût pour l'avenir, il se prépara, lui aussi, à lui administrer un coup qu'on eut pu appeler le coup du Canadien ; il prit son temps, et après une énergique parade faite à poings fermés, assez fortement pour faire dévier les poignets de son adversaire, ses deux poings portèrent à la fois, droits comme une flèche, et Tom Powell tomba en hurlant une seconde fois sur le sol, la tête inondée de sang ; on s'empressa de le relever... il avait les deux yeux broyés dans la cavité orbitaire.

Tom Powell était aveugle pour le restant de ses jours.

Ses parrains s'avouèrent vaincus pour lui, et le juge du camp fut obligé de proclamer Dick Lefaucheur, champion de la France, vainqueur de Tom Powell, champion d'Angleterre et d'Australie.

Un long cri de rage accueillit cette déclaration du côté des Anglais.

Rien ne pourrait dépeindre l'enthousiasme qui régnait au camp français, et Dick, bien qu'il s'en défendit, fut porté en triomphe jusqu'au restaurant Collet, où un banquet fut organisé séance tenante pour le soir.

Malgré les criaileries du *mob*, la plupart des Anglais eurent le bon goût de se taire, le feu d'artifice fut réservé pour une autre occasion, et le dîner, qui devait avoir lieu chez le lord-maire, dut être renvoyé aux calendes, la plupart des invités, l'amiral Sydney et le gouverneur Seymour en tête s'étant fait excuser, et le soir, dans les rues mornes et tristes de Melbourne, les lampions de l'illumination préparée attendirent jusqu'au jour l'ordre de les allumer.

Seul le restaurant Collet, éclairé *a giorno*, égaya l'obscurité de la nuit, et ce soir-là, ce furent des Français, des Américains et des Irlandais, car on avait invité les plus marquants de ces deux nations, qui fêtèrent en même temps que la victoire de Dick, le premier jour de l'indépendance australienne.

Les consuls des différentes puissances, qui avaient été invités au banquet, y assistèrent, et l'on remarqua beaucoup l'empressement tout particulier avec lequel le consul général de Russie complimenta le champion français sur sa victoire signalée.

Bien que ses fonctions officielles dussent l'obliger à une certaine réserve, à la fin du banquet, alors que toutes les têtes échauffées ne rêvaient que fraternité universelle, abolition de toutes les barrières politiques et économiques, extinction de toutes les rivalités et établissement de la république des Etats-Unis d'Europe, ce diplomate se leva, une coupe de champagne à la main, et porta le toast suivant :

— Je bois, dit-il, à cette grande et généreuse nation française qui n'a jamais cessé de marcher à l'avant-garde de la civilisation dans le monde. Je bois au brave Dick Lefaucheur qui a lavé dans le sang de l'insulteur l'injure faite au drapeau de son pays.

Tous les verres et toutes les mains se tendirent vers le Canadien qui, au comble de l'émotion, n'abondait pas à rendre raison à tout le monde. A un moment donné, comme la plupart des convives avaient quitté leurs places et se pressaient autour du vainqueur et de ses deux amis, Olivier entendit distinctement une voix qui murmurait à ses oreilles :

« Le consul de Russie est affilié à la société des Invisibles. »

Le jeune homme ne put s'empêcher de tressaillir ; il se retourna vivement, mais ne vit autour de lui que des gens qui, la coupe à la main, criaient : « Vive la France ! vive Dick Lefaucheur ! »

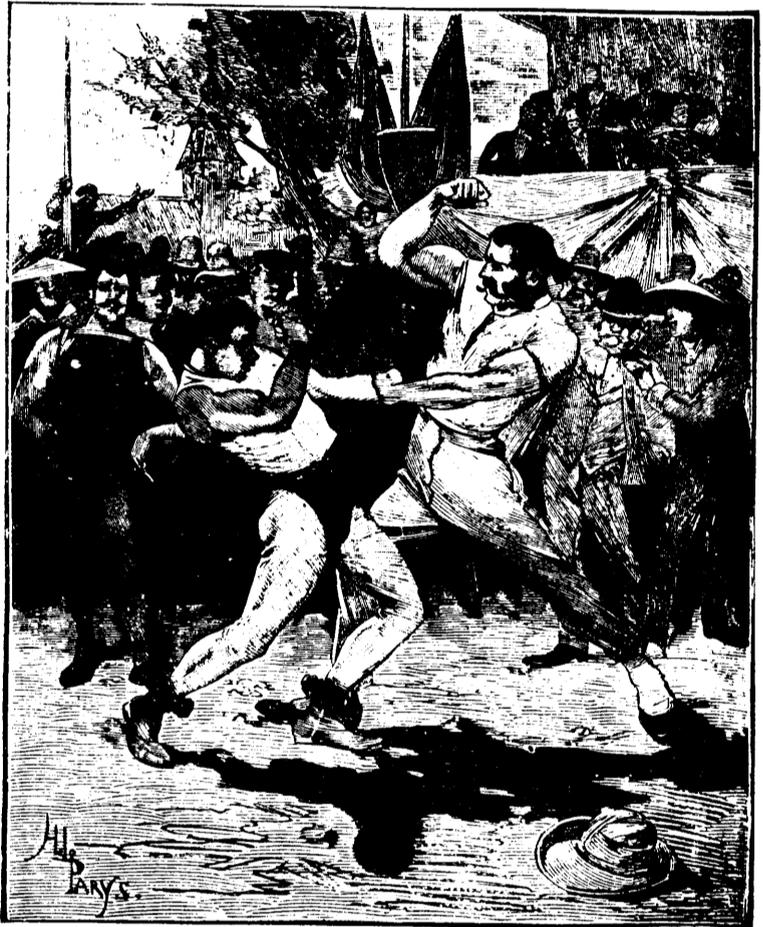
Comme il songeait à M. Fungal, il aperçut le policier diplomate qui, à l'autre extrémité de la salle, causait tranquillement avec le consul général

d'Amérique ; ce n'était donc pas de lui qu'émanait la singulière confiance qu'il venait de recevoir.

Dick était à ce moment tellement entouré, qu'Olivier ne put lui faire part de suite de cet incident. Il y avait cependant intérêt qu'il fût averti le plus tôt possible. Instinctivement le jeune comte sentait que ses ennemis devaient tramer quelque chose, et le moment était propice, car ces derniers pouvaient naturellement penser qu'au milieu de l'enivrement de la victoire et du banquet qui avait suivi, le comte d'Entraygue et ses amis allaient, pendant quelques heures au moins, se relâcher de leur vigilance.

Il s'en ouvrit immédiatement à Laurent, qui fut d'avis que la situation était grave. La présence de M. de Fungal le rassurait cependant un peu, car les renseignements constants qu'il faisait parvenir aux trois amis prouvaient qu'il n'avait pas perdu son temps depuis son arrivée à Melbourne. Mais Olivier lui fit observer avec raison que, quelque grande que fût sa perspicacité, ce n'était pas dans huit jours, et dans un pays si nouveau pour lui, qu'il pouvait être au courant de toutes les machinations des Invisibles.

— Au surplus, ajouta le jeune homme, il faut absolument que je lui parle ; qu'il me dise ce qu'il sait déjà des secrets de la ténébreuse association qui me poursuit ; ce qu'il a appris également pendant son séjour en Russie. Et cette commission dont il s'est chargé pour moi, comment n'a-t-il pas encore trouvé l'occasion de me faire tenir ce qu'on lui a confié ? Puisqu'il est ici, Laurent, tu vas aller le trouver et lui communiquer mes désirs, il faut qu'il trouve moyen de nous donner rendez-vous, sans exciter les soupçons... Sois prudent et reviens me faire part de sa réponse.



Le combat : Tom Powell et le Canadien

Pendant qu'Olivier se rapprochait de Dyck, afin de profiter du premier moment favorable pour lui communiquer la grave nouvelle qu'il venait de recevoir, Laurent, de son côté, se dirigeait vers la partie de la salle où se trouvait M. de Fungal. Le policier, qui, sans en avoir l'air, ne perdait rien de tout ce qui se passait, comprit immédiatement le but de cette manœuvre ; pour la rendre plus naturelle, il s'écria, comme s'il venait seulement de s'apercevoir de la présence de Laurent :

— Tiens ! mon compagnon de l'*Evening-Star* ! — c'était le nom du steamer qui les avait amenés à Melbourne. M. Laurent, propriétaire de mines en Australie, M. Forbes, consul général des Etats-Unis, fit-il en présentant les deux hommes l'un à l'autre.

Tous deux échangèrent un salut et une poignée de main à l'américaine.

Après quelques paroles banales sur les événements du jour, le consul américain, pensant que les deux personnages pouvaient avoir à causer ensemble, s'éloigna discrètement, et M. de Fungal dit rapidement à Laurent :

— Pas une parole, pas un geste ! Les Invisibles sont en nombre ici ; je suis sur une piste... ils doivent tramer quelque chose de grave... je le saurai avant demain... surtout, soyez prudents : ils ne se doutent pas de ma véritable qualité... mais ils surveillent toutes vos connaissances...

LOUIS JACOLL'OT.

(A suivre)

billet soit daté de la Nouvelle-Orléans ; que le prix tiré par son numéro soit payable à la Nouvelle-Orléans ; qu'il soit signé par Paul Conrad, président ; qu'il porte à l'endos les signatures des agents généraux : J. A. Early, W. G. Cabell et Col C. J. Villieré, et qu'ils contiennent des garanties de quatre banques nationales avec la signature de leurs présidents, pour le prompt paiement des prix réclamés à leurs comptoirs.

N. B.—Les billets du tirage de juillet, et des suivants, en sus de l'endossement ordinaire de J. A. Early et W. G. Cabell, porteront celle du nouveau commissaire Ch. J. Villieré, successeur du général G. T. Beauregard, décédé.

Il y a un grand nombre de projets inférieurs et malhonnêtes sur le marché ; des billets de loterie sont vendus par des gens qui reçoivent des commissions énormes ; les acheteurs doivent donc être sur leur garde et se protéger en insistant pour avoir des billets de la Loterie de l'Etat de la Louisiane et pas d'autres s'ils veulent avoir la chance non dédaignée de gagner un prix.

J. EMILE VANIER
(Ancien élève de l'Ecole Polytechnique)
INGENIEUR CIVIL, ARPEUTEUR
107, rue St-Jacques, Royal Building
Montréal

Demandes de brevets d'invention, marque de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'étranger.

LES CAUSERIES FAMILIERES
52 NUMÉROS PAR AN

24 Gravures coloriées, 15 Patrons découpés, 12 Planches de patrons et broderies. Modes pratiques, savoir-vivre, partie littéraire morale et soignée.

\$4.00 PAR AN

Edition noire à \$2.40, avec 12 gravures coloriées et 15 patrons découpés. \$3.20 par an, à l'étranger.

Directrice : Mme LOUISE D'ALQ,
4, rue Lord-Byron, Paris
Abonnements reçus au Monde Illustré.



Ayant toujours en vue le plus grand confort de ses patrons, le *Pacifique Canadien* vient de faire construire un nombre de chars-dortoirs dits CHARS TOURISTES dans lesquels ses voyageurs de seconde, pourront à l'avenir jouir, de tous les avantages et les comforts qu'offre la maison et cela pour une somme additionnelle des plus modiques. Ces chars en effet sont très spacieux et artistement finis en bois de couleur pâle, les sièges sont grands et mollement transformés en lits confortables pour la nuit, y compris linge, couvertures, rideaux, etc., le tout sous les soins d'un serviteur habile et expérimenté. Ces chars circuleront à l'avenir sur les parcours suivants aux jours mentionnés.

MONTREAL A BOSTON

Laisse la Gare Windsor à 8.20 p. m.

Chaque jeudi et vendredi

MONTREAL A CHICAGO

Laisse la Gare Windsor à 9.00 p. m.

Chaque mardi.

MONTREAL A ST-PAUL

Laisse la Gare Windsor à 11.45 a. m.

Chaque samedi.

Montréal à Vancouver et Seattle

Laisse la Gare Dalhousie à 8.40 p. m.

Chaque mercredi.

Ces chars sont directs, sans changement

CHARS COLONS.—En ou re des chars Touristes, des chars Colons, construits sur le plan des chars Touristes, dans lesquels les lits sont gratuits, circulent sur les trains de nuit entre Montréal et Toronto, aussi sur les trains de St-Paul, Winnipeg et Vancouver.

BUREAU POUR LA VENTE DES BILLETS
129 RUE ST-JACQUES
COIN DE LA RUE ST-FRANÇOIS XAVIER.

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. Union Postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la Librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France

Jeux d'esprit et de combinaison

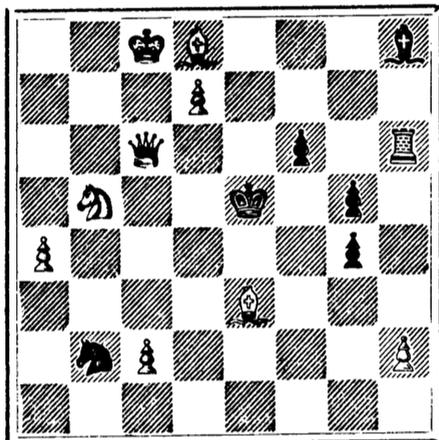
LOGOGRIPHE

Je cache mes défauts autant que je le puis,
Avec un air trompeur j'aborde tout le monde,
Je déplaïs aussitôt que l'on sait qui je suis,
De moi l'on peut extraire, et la liste est féconde,
Un être qu'à la foire on voit sur les tréteaux ;
Ce qu'un soldat porte aux retraits aux flambeaux ;
Ce que fait une mère à l'enfant qu'elle adore ;
Le nom qu'en l'embrassant elle lui donne encore ;
Un être dont le pauvre est toujours envieux ;
Un ornement porté par maints religieux ;
Un saint ; un des produits que l'abeille nous donne ;
Ce qu'un nocher roduite ; un mets ; un fruit d'automne ;
Une île qui d'hier appartient aux Anglais ;
Ce que j'accorde ici. Maintenant je me tais.

No 103—PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. B. G. Laws, Angleterre

Noirs—7 pièces



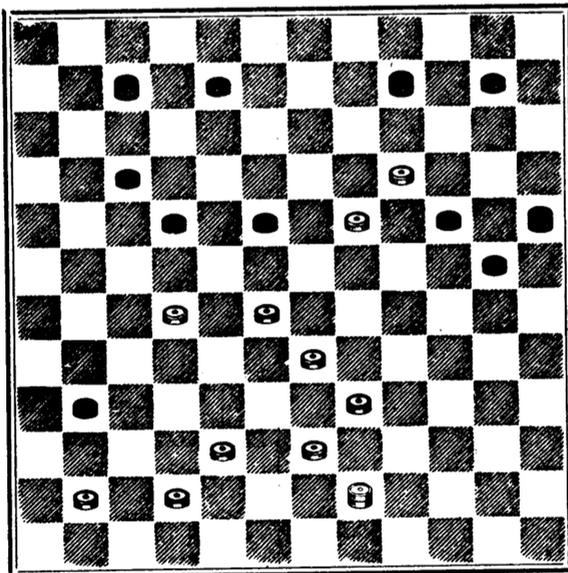
Blancs—8 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 3 coups

No 103.—PROBLEME DE DAMES

Composé par M. E. Saint-Maurice, Montréal

Noirs—11 pièces



Blancs—11 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème de Dames No 101

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
45	38	32	45
68	62	56	69
4	34	21	29
47	49	29	47
52	4	69	26
4	6 gagnent.		

Solution de la charade : Bat, eau ; Ba-eau.

Solution du problème d'Echecs No 103

Blancs	Noirs
1 F2 F	1 ?
2 Mat selon le coup des Noirs.	

Solutions justes par MM. D. A. Chau-ret, J.-A. Bléau, J.-B. Guy, Montréal ; Ars. Campbell, A. Ladouceur, Ste-Cunégonde ; N. L. B., Lévis.

ANNONCE DE John Murphy & Cie

UN LOT TENTATIF

" 500 "

Boas en Plumes

Pour être vendus

A MOITIE PRIX

Les prix sont comme suit. Lisez avec attention :

Prix	75	vendu moitié prix	38
—	81	—	42
—	95	—	48
—	\$1 50	—	75
—	2 00	—	\$1.00
—	4 00	—	2 00
—	6 00	—	3 00
—	8 00	—	4.00
—	9 00	—	4.50
—	10.00	—	5.00

Tous les ordres par la malle pour ces boas seront exécutés avec soin.

MANTEAUX ! MANTEAUX ! !

Des milliers de magnifiques manteaux pour être sacrifiés à grande réduction, vu l'avancement de la saison.

Un lot immense de Blouses pour dames, dans tous les styles et qualités.

JOHN MURPHY & CIE

Soin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Federal Tel. 58

Federal Tel. 58

Banque Ville-Marie

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de trois pour cent pour les six mois courant, " faisant six pour cent, pour l'année " a été déclaré sur le capital-action payé de cette institution, et sera payable au bureau principal le et après jeudi, le premier jour de juin prochain.

Les livres de transfert seront fermés du 20 au 31 mai inclusivement.

L'assemblée générale annuelle des actionnaires aura lieu au bureau principal de la banque, mardi, le 20 juin prochain, à midi.

Par ordre du Bureau.

W. WEIR,

Président.

—LA—

Banque Jacques-Cartier

DIVIDENDE No 55

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de trois et demi [3½] pour cent sur le capital payé de cette Institution, a été déclaré pour le semestre courant, et sera payable au Bureau de la Banque à Montréal, le et après Jeudi, le 1er Juin prochain. Les livres de transfert seront fermés du 18 au 31 mai prochain inclusivement. L'assemblée générale annuelle des actionnaires de la banque aura lieu au Bureau de la Banque, à Montréal, mercredi, le 21 juin aussi prochain, à une heure p. m.

Par ordre du Bureau,

A DE MARTIGNY,

Directeur Gérant.

Montréal, 20 Avril 1893.

DRS MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.



RECOMMANDE COMME ETANT LE MEILLEUR REMÈDE.

LE MARS, PLYMOUTH, CO. IA., mai 1889.
J'ai souffert deux ans du manque de sommeil par surcroît de travail. Ayant fait usage du Tonique du Père Koenig, je me suis parfaitement guéri. Je recommande ce remède comme le meilleur pour des maladies semblables. F. BORNHORST.

UN BIEN MAUVAIS CAS.

274 RUE ST-PAUL, MONTREAL, MARS 1891.
Un jeune homme de 32 ans, épileptique depuis 20 ans, tombait en convulsions 10 à 12 fois le jour. C'était un bien mauvais cas à guérir. Cependant ayant fait usage du Tonique Nerveux du Père Koenig, après avoir fait essai en vain de tous les autres remèdes, il s'est parfaitement guéri. N. QUINTAL.

WEST LEYDEN, N.-Y., 12 mars 1891.

Ma femme souffrait d'hystérie et ayant fait usage du Tonique Nerveux du Père Koenig, s'est parfaitement guérie. Elle aussi bien que moi, attestons que ce fameux remède opère les guérisons qu'on lui assure capable de faire. FRANK STAR.

GRATIS — Un Livre important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.

Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., E.U., depuis 1874, et est actuellement préparé sous sa direction par la
KOENIG MED. CO., CHICAGO, ILL.
À Vendre par les Droguistes à \$1 la Bouteille; 6 pour \$5.

Au Canada, par Saunders & Co., London Ont.; E. Léonard, 113, rue St-Laurent Montréal, Qué.; La Roche & Cie, Québec



LORSQUE VOUS VOYAGEZ

mandez vos billets par cette ligne populaire. Elle traverse toutes

Les Villes et Villages

importants dans les deux Provinces.
Pour **PORT HURON, DETROIT, OHIO** et autres villes dans les États de l'Ouest, elle offre des avantages uniques étant la

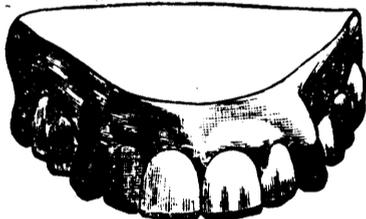
LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE

sous le contrôle d'une seule administration. Donnant correspondances directes pour tous chemins de fer américains. Seule route donnant des avantages pour

Biddeford, Manchester, Nashua Boston, Fall River, New-York

Et toutes villes et villages importants dans la Nouvelle-Angleterre.
Pour plus amples informations, adressez vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal où à notre représentant

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistable que le ciment, imitant par faitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger
Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROSSEAU, L.D.S.

No. 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicate et rafraîchissante. Elle entre lent le scalp en bon état, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY,
Chimiste pharmacien,
123 rue St-Laurent.

BAUME RHUMAL

Est le meilleur remède connu contre les rhumes obstinés, la toux, l'enrouement, la bronchite, l'asthme, la consommation et toutes les affections de la gorge et des poumons. En vente partout à 25c la bouteille. 20 doses par bouteille.
Dépôt général à la PHARMACIE BARIDON, 1707, rue Ste-Catherine, Montréal.

Un sentiment de satisfaction et de confort, voilà ce qu'on se procure en prenant du

JOHNSTON'S FLUID BEEF

Il stimule et soutient, réconforte et restaure.

MAISON - BLANCHE

65—RUE SAINT-LAURENT—65

Importateur direct de chapelleries et merceries pour hommes et garçons. Pour les fêtes et soirées, je viens de recevoir un magnifique assortiment de cravates, mouchoirs et foulards en soie.

T. BRICAULT

UN SEUL PRIX

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

“ WESTERN ”

INCORPORER EN 1851

Capital..... \$2,000,000
Primes pour l'année 1932..... 2,567,061
Fonds de réserve..... 1,095,000

J. H. DUJUE & FILS, Gérants de la succursale de Montréal, 194, St-Jacques

CHARRIER ROGEE, Agent du debt français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

Savez-vous Pourquoi

Nos ventes augmentent toujours tous les ans ? C'est que nous ne vendons que de bons meubles, solides et élégants. Nous vendons argent comptant et nous accordons un escompte de 10 p.c. sur toute vente au-delà de \$10.00.

RENAUD, KING

AND

PATTERSON

MEUBLES & LITERIE

Gros et Détail

652, Rue Craig, 652

P.S.—Emballage gratis et escompte spécial aux acheteurs hors de Montréal.

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et évaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(Block Barron)

VICTOR ROY.

L. Z. GAUTHIER.

Téléphone no 2113.

LAPRES ET LAVERGNE

PHOTOGRAPHES

360, ST-DENIS, MONTREAL

M. J. après appartenir autrefois à la maison W. Notman et Fils.—Portraits de tous genres et aux prix courants.

Téléphone Bell, No 728

A1. Un Article Parfait



La qualité la plus pure de Crème de Tartrate ; le meilleur Bi-Carbonate de Soude à double cristallisation est employé pour la préparation de cette Poudre à pâtisseries. Il a toujours été coté A1 dans les familles depuis au-delà de 30 ans et est maintenant (si possible), meilleur que jamais. Tous les Meilleurs Epiciers le vendent

A. LEOFRED

(Gradué de Laval et de McGill)

INGENIEUR DES MINES

Bureau principal : Québec ; Succursales : Sherbrooke ; Montréal, 17, Côte de la Place d'Armes

—Pour tout ce qui a rapport aux mines—

PIANOS ET ORGUES

D'OCCASION

de toutes les manufactures à des prix grandement réduits et à des termes faciles, pris en échange pour des pianos HAZELTON, FISCHER et DOMINION



Un bienfait pour le beau sexe

Poitrine parfaite par les

Poudres Orientales

les seules

qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé le

DEVELOPPEMENT

— ET LA —

Fermete des Formes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

SANTE ET BEAUTE !

1 boîte, avec notice, \$1 ; 6 boîtes, \$5

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la Puissance :

A. BERNARD, 1882, Ste-Catherine MONTREAL TEL Bell 651

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet et le meilleur marché des journaux du Canada

LES NOUVEAUX ABONNES

De quatre, six et douze mois Recevront gratuitement le feuillet en cours de publication "Les Mangeurs de Fen"

A VENDRE

Une machine à tricoter,

BON MARCHÉ

S'adresser : 40, place Jacques-Cartier



CAVEATS, TRADE MARKS, DESIGN PATENTS, COPYRIGHTS, etc.

For information and free Handbook write to MUNN & CO., 361 BROADWAY, New York. Oldest bureau for securing patents in America. Every patent taken out by us is brought before the public by a notice given free of charge in the **Scientific American** Largest circulation of any scientific paper in the world. Splendidly illustrated. No intelligent man should be without it. Weekly \$3.00 a year; \$1.50 six months. Address MUNN & CO., PUBLISHERS, 361 Broadway, New York City.